

530

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PERIODIQUES

1 FEB 1938

vendredi 28 janvier 1938
dix-septième année, n° 45

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

« L'Humanisme chrétien »
Verlooy, précurseur du mouvement flamand
Le rubriciste au paradis
En quelques lignes...
Les entretiens de Budapest
« Sire Halewyn » par Michel Ghelderode
Une révolution en stratégie maritime?
Propos sur la philatélie
Lectures.

L. SUENENS
Suzanne TASSIER
Omer ENGLEBERT
* * *
Roger de CRAON-POUSSY
Robert POULET
Alexandre SOLTYKOFF
O. FORST de BATTAGLIA

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17,20,50

Compte-chèque postal 489,16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS
20, rue de la Paix

LUXEMBOURG
55, boulev. Royal

VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO



GRAFEX

RÉSERVOIR DE SATISFACTION
FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE
GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros: E. GRAFEX - 231, Rue Victor Rauter - Bruxelles

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce
de Bruxelles : 836

Compte Chèques
Postaux : 118.84

Téléphone 48.07.55

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET

” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

RAFFINERIES A VAPEUR

d'Huiles et Graisses pour l'Industrie
la Marine et l'Automobile

FABRIQUE DE GRAISSES

consistantes
et vaselines

Huileries des Flandres

L. HOERÉE-VAN WAMBEKE

Rue du Fort
AUDENAERDE

TÉLÉPHONE 133

Reg. du Comm. Audenaerde 94

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^Y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc: Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

MANUFACTURE DE TREILLIS ET TOILES MÉTALLIQUES

Société Anonyme.

PLOMBIÈRES (LIÈGE)

Téléphone : MONTZEN N° 16

TOILES MÉTALLIQUES en tous métaux de tous numéros et forces de fils. Toiles moustiquaires en cuivre rouge, laiton et fils galvanisés. — GRILLAGES MÉTALLIQUES EN FILS ONDULÉS en toutes grandeurs de mailles et forces de fils. TREILLIS SIMPLE TORSION en fils galvanisés pour clôtures et en cuivre pour protection de vitraux, etc.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE N° 2.

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETÉRIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes — Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattlear, à JUMET

Téléph. Charleroi 509.84

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. — Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux, gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures — Olôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos. Constructions métalliques. — Charpentes en fer, Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs. Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Anonyme Métallurgique d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Lidoz-Liège.

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

**Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminoirs**

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brâlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
sain. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER
32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU
86, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

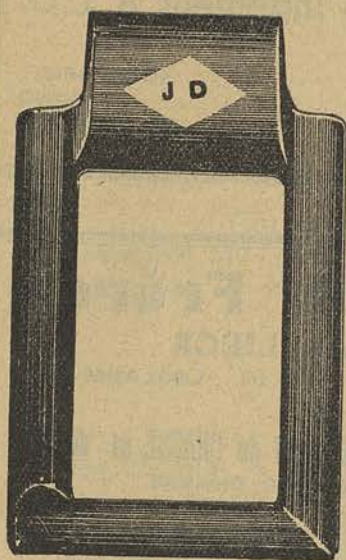
Rue de Reckem, 69, MARCKE-JEZ-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 638 Huy. Compte chèques : Louis Antoine 97 959

POÉLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUCE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU OLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

PRODUITS CHIMIQUES, FÉCULE, SELS

ÉTABLISSEMENTS

Van Eyck Frères, Soc An.

180, rue de la Soierie, à Forest-Bruxelles
Tél. 43.00.20

155, quai de Wondelgem, à Gand
Tél. 127.87

13, rue du Pont-Neuf, à Renaix
Tél. 117

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle onduinée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées onduinées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique);

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique; Téléphone Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET OUVRES EN
PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb — Sulfate de zinc — Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Maurice VAN ASSCHE

Ex-policeur judiciaire des Parquet et Sûreté militaire, ancien élève de l'École Belge de la Gendarmerie, directeur-proprétaire de la Centrale Belge d'Information

BRUXELLES — 23, avenue EMILE MAX, 23 — BRUXELLES
Téléphone 33-73-52 Reg. du Comm. 82356 C. C. P. 52038

RECHERCHE preuves et témoins; griefs précis et faits nouveaux; opportunité d'actions en justice dans tous litiges civils et commerciaux.
RENSEIGNE en prévision d'associations ou commandites, démasque les contrefacteurs; concurrent déloyal, espion commercial, saboteur, auteurs de divulgations ou menaces.

CONTROLE les agissements d'enfants prodigues ou dangereusement liés, d'intendants, gérants, caissiers, représentants, etc.

ENQUÊTE sur origines, antécédents, réputation, fortune, caractère, conduite, relations. (Devoir qui s'impose avant tout mariage et qui se justifie par la gravité de cet acte.)

Vingt trois années de probité professionnelle justifient la notoriété acquise par l'informateur MAURICE VAN ASSCHE

Établissements Lavenne Frères

DOUR Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis
BROSSERIE et OUTILLAGÉ POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »
Couleurs préparées « VATALINE »
Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

BETON ARMÉ

Constructions Industrielles, Centrales,
Ouvrages d'Art, Fondations, Ploux,
Poteaux, etc.

BUREAU D'ÉTUDES

FER. REGNIER - Ingénieur A. I. G.

Bureau :
BRUXELLES
31, avenue du Boulevard

Adresse privée :
GAND
5, plaine St-Pierre

TOITURES EN CIMENT VOLCANIQUE ET EN ROOFING

Travaux d'isolation et d'étanchéité

Bitume — Ciment volcanique — Feutres bitumés — Roofing — Jute
bitumé — Liège aggloméré — Feutres asphaltés pour fondation —
Enduit plastique à froid — HYDROFUGE « RENSEC »

Jos. GOESSENS Suc. de Gaston PRADEZ

(Licencié Technique)

RUE AUGUSTE HOCK, 7 et 9 — LIÈGE
Téléphone 204.61

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. C. P. 47127

R. & A. Meirschaert Frères

Sapin du Nord et d'Amérique
Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne
Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)

Livraison franco wagon
franco camion à domicile

MACHINES A COUDRE

A
N
K
E
R

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés reli-
gieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE
MOULURES — CHÊNES

MAISON

DAPSENS-SOYER

Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE

TOURNAI

Téléphone : 109.57

Reg. du Commerce Tournai 408

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

Qualité garantie

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Cofres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Saintelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffsheim, 38, Bruxelles;

Rue du Ballin, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

AUTOMATIQUE ELECTRIQUE DE BELGIQUE

S. A.
Rue du Verger
ANVERS

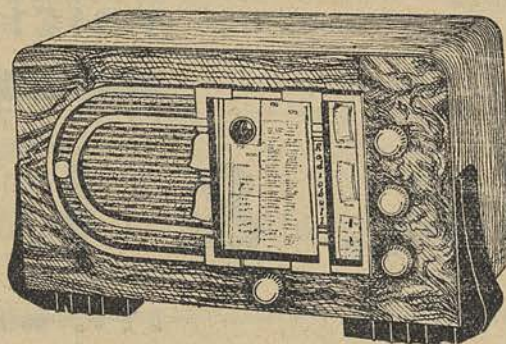


Installations téléphoniques de toute capacité. - Appareils de mesure. - Compteurs électriques. - Signalisations routières. - Installations de Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

Radiobell " 538 "

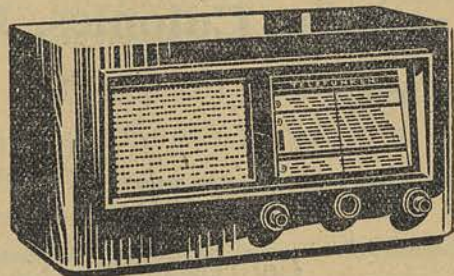
PRIX :
Altern.
2.490 frs
Universel
2.565 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.
L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE
" TUNOGRAPH "

C'EST UN PRODUIT DE LA
Bell Telephone Mfg. Co
4, rue Boudewyns - ANVERS

**CES NOUVEAUX
TELEFUNKEN**
SONT VRAIMENT DES
«INSTRUMENTS DE MUSIQUE»



SUPER TA 55 WK

6 Circuits. 5 Tubes. 3 Gammes d'ondes. Reproduction naturelle. Détection exempte de distorsion par lampe diode. Puissante pentode de sortie AL 4 Telefunken. Préamplification basse-fréquence et liaison capacité résistance. Condensateurs d'accord à profil spécial. Haut-parleur à rendement élevé. Compensation automatique de fading. Contrôle d'accord par orthoscope. Cadran géant soigneusement éclairé. Une ébénisterie de belle ligne en noyer avec encadrement métallique.



TELEFUNKEN

BON POUR UNE DOCUMENTATION GRATUITE

— 40, rue Souveraine, 40, Bruxelles —

CARRIERES de MARBRE & FOURS à CHAUX

“MARCHAUX” Société anonyme à PÉRUWELZ (Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. — Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux d'Art et de grande Décoration. — Sculpture Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

**Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre
à MAFFLES lez-ATH**

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS, MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS. CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER ET POUR L'AGRICULTURE

**Pour vos travaux
voici la firme efficiente**

A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkerghem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36.

SPECIALITÉS

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées



Le quotidien catholique des temps nouveaux
LE VINGTIÈME SIÈCLE

Ses 3 Suppléments

- Le Vingtième artistique et littéraire
- Votre Vingtième, Madame
- Le Petit Vingtième

Un journal jeune, à la page
bien illustré

ABONNEMENTS :

1 an : 95 francs. — 3 mois : 25 francs; Ch. post. 266

BRUXELLES : 11, boulevard Bischoffsheim

Ses pages spéciales

Sa publicité qui rend

DEMANDEZ-NOUS L'ESSAI GRATUIT DE 15 JOURS POUR VOS AMIS

N'attendez pas l'hiver pour faire
SUPERHERMITISER
vos portes et fenêtres



Suppression totale des courants
d'air et économie de 30 % sur le
chauffage. Garanti 10 ans de bon
fonctionnement.

SUPERHERMIT

59, rue de l'Orient, 59
Bruxelles - Tél. 48.22.84

Pompes **CHAUVIER**

Boulevard Emile de Laveleye, 205 - LIÈGE

Tél. 110.54 — Registre du Commerce 8364

Spécialité de Pompes à très haut rende-
ment - - Pompes pour tous liquides
Pompes à Air et à Gaz - - Pompes à
vide pour l'Industrie et les Laboratoires

ÉTUDES D'INSTALLATIONS

Les meilleures références - Exposit. Intern. Liège 1930 - Médaille d'Or

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES

Téléphone : 44.95.38

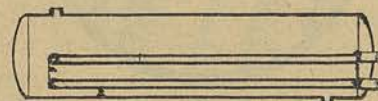
L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON !

CHALEUR !

BOILERS & RÉSERVOIRS



LA SOUDAUTOGÈNE

J. Yerna & Fils

Rue Beau-Mur, 47, LIÈGE — Téléphone : 144,51

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

Vous remplirez mieux votre tâche quotidienne...

si vous avez dormi sur
un matelas **SIMMONS**

Grâce à sa fabrication rationnelle résultant de 25 années d'expérience, **SIMMONS** vous assurera chaque nuit le repos nécessaire au travail de chaque jour.

La perfection des matelas **SIMMONS**, leurs qualités de confort, de durée, sont telles que chaque matelas **SIMMONS** est couvert d'une *garantie effective écrite*.

Toute une gamme de modèles et de prix
Références de premier ordre: Administrations publiques et privées.
Hôpitaux, Cliniques, Institutions, Pensionnats, S.N.C.F.B., etc.
Documentation gratuite sur demande à la **SIMMONS BELGE**,
616-618, chaussée de Louvain, Bruxelles

LES FAMEUX MATELAS

SIMMONS

Pour mieux dormir...



La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

« L'Humanisme chrétien »
 Verlooy, précurseur du mouvement flamand
 Le rubriciste au paradis
 En quelques lignes...
 Les entretiens de Budapest
 « Sire Halewyn » par Michel Ghelderode
 Une révolution en stratégie maritime?
 Propos sur la philatélie
 Lectures.

L. SUENENS
 Suzanne TASSIER
 Omer ENGLEBERT
 * * *
 Roger de CRAON-POUSSY
 Robert POULET
 Alexandre SOLTYKOFF
 O. FORST de BATTAGLIA

« L'Humanisme chrétien »^(*)

L'Eglise a condamné naguère, à juste titre, le naturalisme qui exalte la nature au mépris de la grâce, la raison à l'encontre de la foi, les valeurs humaines au détriment des valeurs divines. Il est trop évident que pareille inversion heurte de front les exigences premières du christianisme et ne peut être acceptée sans reniement. Le danger naturaliste n'a pas disparu sans retour : il est, dans le cœur de l'homme, aussi indéracinable que l'orgueil. Mais il n'est pas le seul péril qui menace l'authentique message du christianisme. En réagissant contre lui et pour mieux le fuir on risque de verser dans un autre extrême aussi pernicieux et perfide qui se nomme : le surnaturalisme. Ce vocable barbare désigne non une doctrine unique mais une tendance, non une hérésie-type mais une erreur protéique qui apparaît périodiquement dans l'histoire de l'Eglise. A vrai dire, elle est moins une thèse que l'on proclame qu'une attitude psychologique, elle est moins une affirmation qu'une déformation. On découvre ce faux esprit surnaturel sous les dehors et les étiquettes les plus disparates.

Aux premiers siècles du christianisme, ce mépris de la nature et de l'humain s'attaquait à la nature humaine du Christ et portait à lui dénier soit un corps réel, soit une nature vraiment humaine, soit une volonté humaine. En ces temps-là le surnaturalisme s'appelait docétisme, monophysisme, monothélisme. Il fut une époque où il affecta le dédain de la matière, reconnue principe originel, de tout mal : ses adeptes s'appelaient manichéens et saint-Augustin dut lutter pour s'arracher à leur séduction malsaine. L'histoire du surnaturalisme est longue et ondoyante. Elle ressemble à ces rivières capricieuses qui courent à fleur de sol, puis s'enfoncent brusquement sous terre, pour reparaitre encore quand on les croit disparues.

Le protestantisme fut le plus dangereux sursaut de surnaturalisme que l'Eglise eut à subir.

Ce fut la lutte à mort contre la nature déclarée radicalement déchue, impuissante, viciée.

Tout récemment encore un pasteur protestant, Pierre Maury, invité à préciser l'opposition fondamentale entre le protestantisme et le catholicisme, avouait sans ambages qu'elle se concrétisait dans l'attitude adoptée de part et d'autre en face de la nature : « Pour le protestant, écrivait-il, la croix du Christ... atteste et annonce la déchéance radicale de la nature humaine... Il ne saurait donc être question d'un accomplissement de la nature, même d'une partie de la nature, par la grâce salvatrice... Or, cette révélation divine de la Chute nous semble altérée, voire ruinée par le catholicisme quand il considère la grâce comme l'accomplissement de la nature (1). »

Réserve faite pour la dernière formule qui pourrait faire croire que nous nions le caractère gratuit et transcendant de la grâce et que nous rêvons à je ne sais quel impossible passage à la limite de la nature vers le surnaturel, nous devons reconnaître que telle est bien la pierre d'achoppement et que là se creuse l'obstacle profond qui nous sépare. Le catholicisme, en effet, considère comme une clef de voûte indestructible cette affirmation qui revient sans cesse, tel un leitmotiv, dans sa théologie : la grâce ne détruit pas la nature; elle la suppose, intrinsèquement intacte, l'achève et l'ennoblit tout en la transcendant. Péguy était donc bien dans la tradition catholique lorsqu'il écrivait ces lignes qui mériteraient d'être classiques : « La grâce s'élèvera de toute sa hauteur au-dessus de la nature, sans que la nature ait été frauduleusement abaissée. La haute température ne viendra pas de ce que l'on aura abaissé le zéro...; l'éternel s'élèvera de toute sa hauteur au-dessus du temporel et ce n'est pas le temporel qui aura baissé. Le saint, le martyr, s'élèvera de toute sa hauteur au-dessus de l'homme et ce n'est pas l'homme qui aura baissé. Dieu s'élèvera de toute sa hauteur au-dessus du monde et ce n'est pas le monde qui aura baissé (2). » Mettez en regard ces deux textes, celui de Maury et celui de Péguy : vous avez là deux atmosphères, deux

(*) A propos de *L'Humanisme chrétien*, par Eugène MASURE, 327 p., Paris, Beauchesne, 1937.

(1) « Notes sur une comparaison du protestantisme et du catholicisme », pp. 505-506, *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, juillet 1937.
 (2) Note conjointe sur Descartes, p. 182.

attitudes devant la vie humaine, deux perspectives. La ligne de partage est là.

* * *

Mais l'histoire du surnaturalisme ne s'arrête pas au XVI^e siècle.

Repoussé par l'Eglise, il tentera des compromis, des demi-mesures, des camouflages. Au XVII^e siècle et au XVIII^e il s'appellera jansénisme ou quiétisme. Au XIX^e siècle il connaîtra d'étranges métamorphoses, mais l'Eglise ne s'y trompera pas lorsqu'elle mettra ses fidèles en garde contre le fidéisme, contre Lamennais, contre les traditionalistes, contre tous ceux enfin qui voulaient asseoir le royaume de Dieu sur les débris de la nature humaine. Il lui fallut une belle maîtrise de soi pour refuser l'encens qu'on lui brûlait et l'hommage qui prétendait l'exalter jusqu'à l'apothéose. De même qu'autrefois l'Eglise lutta jusqu'au sang pour affirmer l'humanité du Christ, elle combattit avec la même logique et la même continuité tous ceux qui lui offraient de régner sur une raison mutilée. Et l'on vit ce spectacle paradoxal et glorieux : l'Eglise défendant, presque seule, les droits de la raison en un siècle où la raison lui opposait ses plus farouches griefs et sa plus ingrate méconnaissance.

Aujourd'hui le surnaturalisme ne s'affuble plus des apparences du respect ou de l'onction. Il n'essaie plus d'imposer ses présents suspects. Comme doctrine, il n'a plus d'adeptes qui se réclament du catholicisme. Nous n'oserions pas dire cependant que, comme état d'esprit subconscient, il n'ait plus laissé de trace. On le retrouve, croyons-nous, dans une manière de mettre l'accent, dans une insistance unilatérale, dans un effort pour se libérer de l'humain ou pour lui dénier sa part légitime. Il s'est réfugié au plan de la sensibilité et des réactions quasi instinctives. Péguy croyait reconnaître autour de lui cet esprit de mauvais aloi et il dépeignait ses adhérents en ces termes incisifs : « Parce qu'ils n'ont pas la force d'être de la nature, disait-il, ils croient qu'ils sont de la grâce. Parce qu'ils n'ont pas le courage temporel, ils croient qu'ils sont entrés dans la pénétration de l'éternel. Parce qu'ils n'ont pas le courage d'être du monde, ils croient qu'ils sont de Dieu. Parce qu'ils n'ont pas le courage d'être d'un des partis de l'homme, ils croient qu'ils sont du parti de Dieu. Parce qu'ils ne sont pas de l'homme, ils croient qu'ils sont de Dieu. Parce qu'ils n'aiment personne, ils croient qu'ils aiment Dieu. » Aujourd'hui comme hier, il reste donc toujours utile de rappeler aux hommes que la grâce qui ne procède pas de la nature ne fait cependant pas fi de l'authenticité naturelle des choses; qu'elle veut, pour nous conduire à Dieu, que nous commençons par respecter le réel humain qui lui sert d'appui; que sa transcendance même exige que nous obéissions d'abord à l'impératif naturel formulé par Rousseau lui-même : « Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir. »

On comprendra, dès lors, que nous saluons avec joie l'étude doctrinale qui, sous le titre *L'Humanisme chrétien*, vient d'aborder ce sujet de permanente actualité dans l'Eglise.

L'auteur, M. Eugène Masure, a senti très vivement la nécessité d'harmoniser les droits fonciers de la nature et les exigences transcendantes de la grâce. Son but est de fournir d'abord la solution théologique ou la théorie de l'humanisme chrétien et d'esquisser ensuite les grandes attitudes humanistes. Son effort de synthèse doctrinale surtout mérite de retenir l'attention à un double titre : à cause de l'inspiration générale qui anime et coordonne ces pages, à cause aussi du loyal essai de confrontation qu'il tente entre l'humanisme et ce qui paraît être sa négation péremptoire : la doctrine du péché originel.

L'inspiration générale tout d'abord. Ecoutez l'auteur lui-même et vous sentirez du même coup le ton et le climat du livre.

« On ne saurait trop mettre en garde, écrit-il, les éducateurs

chrétiens contre les dangers d'un supernaturalisme indifférent ou étranger aux inquiétudes et aux désirs, aux possibilités et aux progrès de la nature... On ne perd jamais son temps à étudier la génération qui monte pour essayer d'apprendre d'elle, mieux souvent qu'elle ne le sait elle-même, où vont ses désirs et ses aspirations, quelle est la formule de son humanisme d'aujourd'hui, et sur quel point s'affirme exactement sa volonté d'être elle-même. Dès que cet endroit critique a été découvert, il y faut aussitôt porter l'attention et l'effort. Là-dessus, toutes les « Renaissances » auxquelles l'Eglise a assisté et pris part nous sont une leçon et un exemple. Admirable par exemple cette volonté du XII^e siècle d'exprimer en fonction d'Aristote, de retrouver, grâce aux Arabes, les règles de la pensée. L'Eglise aurait-elle jamais été la maîtresse des idées et des cœurs au XIII^e siècle si elle s'était obstinée, comme le demandaient les disciples d'Augustin, à maintenir la culture carolingienne, devenue insuffisante et périmée? Cette volonté tendue vers un approfondissement de la nature se maintient à travers tout le Moyen âge, inspirant les grands travaux théologiques de l'époque, et se terminant aux XIV^e, et XV^e siècles par une floraison artistique que M. Mâle et tant d'autres nous ont appris à comprendre et à aimer. Quand survint la Renaissance, celle que nous appelons la première, la vraie, courageusement la Papauté s'y engagea. Les historiens pudibonds le regrettent. Mais qu'auraient-ils donc pensé si l'Eglise s'était abstenue?

» Le travail de perpétuel recommencement est bien lourd : à certains jours, une tentation envahit les hommes d'Eglise, effrayés au spectacle de tant d'exigences, la tentation de remonter dans leur tour d'ivoire, et du haut de ce minaret évangélique, de prêcher les droits de Dieu, le salut de l'âme, la vérité éternelle, en se maintenant dans les sphères pures des principes. Conception séduisante pour ceux surtout que leurs travaux antérieurs, leurs préoccupations intellectuelles n'ont pas préparés aux dures exigences de l'apostolat réel. Ce serait si intéressant d'assembler la foule dans la plaine, et après l'avoir rangé en ordre sur la pelouse, de lui parler des choses éternelles en style incompréhensible et désincarné. Oui, mais cette foule dans trois heures aura faim, et qui la nourrira? Avoir faim est une façon de dire : les appétits de l'estomac ne sont pas les plus terribles. Il existe surtout les désirs de voir, de sentir, de connaître, d'admirer, d'aimer, d'être homme enfin. Mais alors retirons-nous auprès du petit groupe que nous appellerons l'élite... Mais c'est alors l'Eglise qui renonce à demeurer la grande Eglise, à se mêler à toutes choses humaines pour les imprégner de son esprit. Et puis, prenez garde : ce petit groupe qui s'est replié sur lui-même dans une contemplation égoïste de ses perfections acquises, ce petit reste va se fossiliser ou s'effriter; sa vigueur première va s'étioler ou se racornir : dans deux ou trois générations vous y trouverez à peine un flot de saints au milieu d'un parti d'hypocrites et de pharisiens : le groupe est devenu une coterie, le zèle s'est changé en amertume, en orgueil, en mépris. Ce n'est plus qu'une assemblée de dévots, — moins encore, car les hommes peut-être sont partis depuis longtemps. C'est l'histoire de toutes les petites églises qui meurent : il existait jadis un temple et des fidèles, il n'y a plus qu'une sacristie et des bedeaux. » (*Loc. cit.*, pp. 217-218.)

* * *

Nous avons choisi cette page parce qu'elle traduit avec véhémence l'aspiration fondamentale de l'écrivain : unir la plus loyale ferveur humaine à la charité surnaturelle et transfigurante. A l'encontre de tous les jansénismes larvés, il veut que la grâce ne fonctionne pas à vide, mais sur une authentique matière humaine à pétrir et à former. Et ne croyez pas qu'il souhaite

pareil accord par préoccupation apologétique, par diplomatie, par opportunisme religieux. « Ne dites pas surtout, écrit-il très judicieusement, que l'humanisme est un moyen au service de la grâce... L'humanisme n'est pas un moyen; car on sacrifie un moyen, on le remplace par un autre, on l'abandonne quand le but est atteint. Or, il n'est question de renoncer à l'humanisme ni en ce monde, ni en l'autre, qui doit le porter à des hauteurs inespérées. Comment le remplacerait-on d'ailleurs, puisqu'il est notre nature même, et que nous ne saurions le renier sans nous détruire » (*Loc. cit.*, p. 136.) Et un peu plus loin il ajoute une note qui vaut son pesant d'or : « Il serait encore plus exact de dire que les êtres créés ne sont pas pour nous des moyens d'aimer Dieu mais des *manières* d'aimer Dieu. » (*Loc. cit.*, p. 143.) Tous ceux qui ont éprouvé l'ennui d'être, pour le prochain, un pur et factice prétexte à vertus, apprécieront la résonance humaine et le charme de cette nuance. Telle est l'idée maîtresse de cette étude. Il va sans dire que l'auteur apporte toutes les vérités complémentaires qui établissent, par ailleurs, la transcendance et la gratuité du surnaturel. Il connaît les « faillites de la nature séparée », les exigences de l'ascèse nécessaire et les services inappréciables que la grâce a rendus à la nature et à la raison humaines. Mais l'accent ne porte pas là. Le message, la revendication est ailleurs. Nous serions mal venus de nous plaindre d'une si opportune insistance.

Si la thèse, toujours utile à redire, n'est pas nouvelle, la confrontation de l'humanisme et du péché originel est, incontestablement, la partie la plus originale et la plus poussée du livre. Pouvons-nous concilier les droits essentiels de l'humanisme avec la déchéance originelle? Notre nature humaine est-elle, par suite du péché initial, pareille au voyageur abandonné sur la route de Jérusalem à Jéricho, épuisé, dépouillé, blessé à mort? Telle est la question précise, inéluctable et capitale. Car si le péché a corrompu intrinsèquement notre nature elle-même, le rêve d'un humanisme chrétien s'évanouit. Non, répond résolument l'auteur, « nous nous trouvons... devant cette situation déchirante d'un être qui a gardé toutes ses ressources, toutes ses disponibilités, tout le contenu de sa définition, tout son prix enfin, — mais qui ne peut plus s'accrocher à cette essence ni à cette richesse comme à sa fin. Il est intact, mais sa destinée l'entraîne vers un but qui dépasse cette valeur même. Ce n'est pas le vase de Sully Prudhomme, apparemment vierge, en réalité fêlé...; ce n'est pas le voyageur blessé sur le chemin, et ayant perdu par sa rencontre avec les voleurs non seulement les biens extérieurs à son être, mais quelque chose de lui-même, et devenu désormais inférieur à ses tâches propres, un mutilé du péché; c'est quelqu'un de beaucoup plus extraordinaire, et pour lequel il n'existe dans les langues rationnelles aucun terme de comparaison. Le métaphysicien peut risquer de dire qu'ayant gardé toute sa cause matérielle et sa cause formelle, l'homme a désormais une cause finale qui dépasse les forces natives qu'il devait à sa cause efficiente; en bon français, que l'homme, ayant gardé intact son corps et son âme, est destiné à une fin dernière qui dépasse les énergies originelles déposées en lui par le Créateur de sa nature. Il n'a rien perdu, mais le change de ses devises est devenu inférieur à ses besoins » (*Loc. cit.* pp., 81-82.)

Cette réponse qui ne méconnaît pas les déficiences extrinsèques et accidentelles de notre nature après la chute permet d'harmoniser des vérités apparemment antinomiques. Bien plus, elle nous invite à comprendre l'étrange audace de la liturgie qui chante dans l'*Exultet* pascal le « *felix culpa quae talem ac tantum meruit habere Redemptorem* ». Paradoxe? Non, mais chant de victoire, parce que l'Eglise sait que la miséricorde triomphe de toutes nos déchéances et que, par-delà tous les obstacles, le

dernier mot reste à l'Amour. « L'homme dans l'état de péché originel, écrit M. Masure, et en vertu même de cette situation, est appelé à une vie supérieure. Et ce péché consiste essentiellement en ce que l'homme, obligatoirement invité à cette vie surnaturelle, s'en trouve privé jusqu'à nouvel ordre : il est privé, et il y est appelé, absent d'un banquet où sa place reste mise, et vers lequel il est entraîné par une vocation contraignante, la contrainte de l'amour éternel... Dans un sens, cet état détestable est tout le contraire d'une réprobation. S'il était à la fin comme un résultat, ce serait la damnation même; mais il est au départ, et c'est l'un des motifs pour lesquels on doit l'appeler originel. Nous montons de nos ravins pour gravir les collines éternelles... Que l'homme se plaigne, s'il l'ose, de cette opportunité divine qui ne lui permet pas de se contenter de sa nature, et installe pour lui en ce monde, avec l'inquiétude suprême, l'obligation de marcher plus loin et de monter plus haut que ne l'exigeait l'animalité raisonnable. Qu'ils s'en plaignent, ceux qui n'ont jamais goûté la joie d'être aimés, ni compris les droits de l'amour et les droits de Dieu. » (*Loc. cit.*, pp. 44-45.) Pour consolider cette thèse, l'auteur se place successivement au point de vue naturel, préternaturel, surnaturel. Cela lui fournit l'occasion de multiples et précieuses mises au point. Sans être exhaustif, son travail indique nettement la route à suivre et les écueils à éviter. On lui saura gré d'avoir abordé la doctrine du péché originel avec un sens très averti de la beauté de l'homme et de la bonté de Dieu. En outre, à chaque page on sent que le théoricien engage dans le débat toute sa passion humaine. Ceux qui n'admettent qu'une science impassible avec des rez-de-chaussée de notes érudites au bas des pages fronceront les sourcils; les autres, ceux qui croient que la vérité ne déchoit pas en devenant vivante, lui pardonneront volontiers une éloquence ici ou là légèrement exubérante. Mais par-dessus tout on appréciera la mise en garde contre le surnaturalisme. En nous affranchissant d'un christianisme tronqué, inhumain, irréel, il ouvre les voies au surnaturel véritable. Celui-ci réapparaît sous nos yeux tel qu'il est : enraciné dans le sol humain qu'il féconde, plongeant dans les entrailles de la nature afin de mieux s'élever vers le ciel. Pour transfigurer et transcender l'humain, la grâce ne veut à aucun prix désessencier les choses, sophistiquer l'univers et falsifier le réel. La profondeur de notre loyalisme humain, loin d'être un obstacle et une entrave pour la surnature sera pour elle, normalement, un moyen de croissance, une condition de fertilité. Qui pourrait s'étonner, d'ailleurs, de cette vitale harmonie entre la nature et la grâce? N'ont-elles pas jailli l'une et l'autre ou plus exactement l'une pour l'autre, à la même heure, d'un même Amour?

L. SUENENS,
Professeur de philosophie.

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

Verlooy, précurseur du mouvement flamand⁽¹⁾

L'indigence intellectuelle des classes supérieures dans les Pays-Bas autrichiens est un fait depuis longtemps reconnu. Elle semble moins accusée, par contre, dans la bourgeoisie moyenne, surtout celle des professions libérales, où l'on découvre parfois des personnalités intéressantes. Principalement dans cette bourgeoisie nouvelle, sortie des campagnes, dont nous avons signalé l'ascension sociale dans une étude antérieure (2). L'avocat Verlooy en est un exemple typique. Ce démocrate ardent, ancêtre indéniable du mouvement flamand, fut aussi un partisan résolu de la Révolution française et il vota même, en 1793, la réunion à la France. On peut s'étonner qu'on n'ait point jusqu'ici consacré une étude suivie à ce précurseur d'esprit indépendant et original.

Fils d'un paysan campinois (3), Jean-Baptiste-Chrysostome Verlooy (4) naquit à Oosterwijk (5) le 22 décembre 1746. Fixé à Bruxelles dès 1774 (6), le jeune avocat eut des débuts difficiles. Il devint secrétaire d'un confrère de grande réputation, Philippe-Guillaume Malfait (7). Celui-ci, Wallon, originaire de Mariemont, issu d'une famille de cultivateurs aisés, tranchait parmi les avocats du Conseil de Brabant par ses idées et par ses goûts. Passionné de lecture, il vivait confiné dans son cabinet de travail, au milieu d'une bibliothèque d'une richesse exceptionnelle que décoraient, assurait-on, deux têtes de mort. Quoiqu'il eût, par un labeur de plus d'un demi-siècle, amassé une fortune considérable, il vivait avec frugalité, dormant à côté de ses livres et levé avant le jour. Volontiers il acceptait de défendre ceux qu'il considérait comme des opprimés ou des victimes des conventions sociales; il avait notamment plus d'une fois engagé et gagné des

(1) Nous devons à la grande obligeance de l'auteur et de la *Revue de l'Université de Bruxelles* la publication simultanée dans cette dernière, et ici, de cette conférence.

(2) S. TASSIER, *L'Esprit public en Belgique de 1715 à 1789*, *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1935, pp. 390-414.

(3) *Section des manuscrits de la Bibliothèque Royale de Belgique*, *Journal des Troubles de J. Gérard*, IV, p. 10.

(4) Certains écrivent Verloo, d'autres Verloy; nous avons adopté Verlooy, car lui-même signe ainsi, et le nom est orthographié de cette manière dans le vieux *Kerkregister* de la commune de Houtvenne, où sont inscrits le mariage de Jean-François Verlooy et d'Anna Wouters célébré le 11 janvier 1744 et la naissance de Jean-Baptiste-Chrysostome Verlooy survenue le 22 décembre 1746 (pp. 274 et 322). Nous sommes heureux de remercier ici M. Colin, fonctionnaire aux Archives communales de Bruxelles, qui a eu l'obligeance de nous communiquer les extraits du *Kerkregister* de Houtvenne, dont il avait fait prendre copie. N. B. C'est donc inexactement que le *Biographisch woordenboek der Noord- en Zuid-Nederlandsche Letterkunde*, de J. G. FREDERIKS en F. JOS. VAN DEN BRANDEN (Amsterdam, 1888-92), fait naître Verlooy en 1747.

(5) Oosterwijk, hameau dépendant de Houtvenne.

(6) Ceci résulte du *Recensement* fait à Bruxelles en 1795: Verlooy y est indiqué comme habitant Bruxelles depuis 1774.

(7) Sur Malfait, voyez notamment M. J. BRITZ, *Code de l'Ancien Droit de Belgique ou Histoire de la Jurisprudence et de la Législation suivie de l'exposé du Droit Civil des provinces belgiques*, Bruxelles, 1847, pp. 318, 319 et SAM WIENER, *L'Ancienne plaidoirie en Brabant* (Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles, 32^e année), Bruxelles, 1883, pp. 32-35, 79-81, ainsi qu'un opuscule de 64 pages publié en l'an XII, à Bruxelles, par un homme de loi, F. DEVOS, sous le titre *La Vie du célèbre juriconsulte Malfait*. Les trente-quatre premières pages de ce petit ouvrage ne peuvent être prises en considération: l'auteur, ancien avocat au Conseil de Brabant, qui avait porté le bonnet rouge en 1794, y apparaît animé d'un esprit malveillant et vindicatif, et y fait, en somme, une apologie personnelle d'une plus grande liberté des mœurs au nom des droits de la nature et du bonheur de l'humanité. Par contre, les trente dernières pages contiennent des faits précis dont certains peuvent être retenus après un examen critique. On comprend que Bonaventure, président du Tribunal criminel du Département de la Dyle, « tout en rendant justice aux talents et à l'intégrité de feu l'avocat Malfait », ait refusé la dédicace de cet ouvrage dont l'intention est équivoque par une lettre du 19 Frimaire an XII, qu'il envoya aux rédacteurs de *l'Oracle* pour être rendue publique.

procès contre le clergé. On le disait voltairien, anticlérical, voire athée. Quoiqu'il choquât l'opinion publique bruxelloise, ses connaissances juridiques lui assuraient une clientèle importante et les jeunes avocats recherchaient ses conseils. Il en forma plusieurs qui allaient, tel un Torfs, jouer plus tard un rôle important dans le parti démocratique pendant la Révolution brabançonne et sous le régime français. Verlooy semble avoir été un de ses préférés puisqu'il le désigna comme son exécuteur testamentaire. Malfait, qui avait exprimé le désir d'être enterré dans le simple appareil réservé aux pauvres, mourut en 1783, et Verlooy aurait été obligé de faire appel au Conseil de Brabant pour vaincre l'opposition du chapitre de Sainte-Gudule qui s'opposait à l'enterrement du défunt en terre sainte.

Formé à semblable école, il n'est pas étonnant que Verlooy ait pu publier, dès 1781, à l'âge de trente-cinq ans, un important *Codex Brabanticus seu Corpus Juris Edictalis Brabantiae et Limburgae* (1), dédié à ce Joseph de Crumpipen, chancelier du Conseil de Brabant, qui allait être un des agents actifs de la politique de réformes de Joseph II. Sans doute Verlooy a-t-il voulu doter le Brabant d'un Index semblable à celui qu'avait établi, pour la Flandre, en 1766, l'avocat J.-Ph. De Wulf (2); mais son ouvrage semble supérieur, car il est raisonné, et, de plus, il donne l'analyse non seulement des onze gros volumes des placards de Brabant, mais encore des édits rendus jusqu'en 1780.

Pareille publication témoignait déjà de solides connaissances juridiques et d'un esprit très clair, mais, en 1788, Verlooy fait imprimer clandestinement un opuscule de cent pages intitulé *Verhandeling op d'Onacht der Moederlijke Tael in de Nederlanden* (3) qui révèle une vaste culture générale et surtout, fait presque exceptionnel dans les provinces belges au XVIII^e siècle, une pensée originale et personnelle.

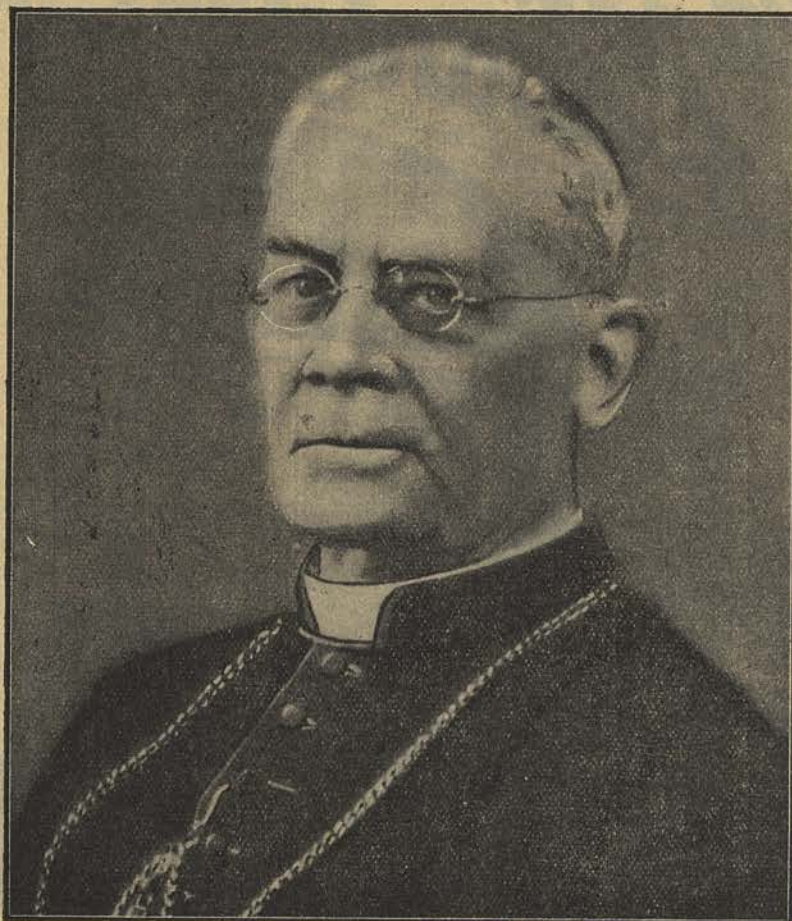
Son point de vue est celui d'un patriote et d'un démocrate. Il déplore l'état peu brillant de la culture et des lettres dans les Pays-Bas. Que pouvons-nous opposer, dit-il, à Boileau, à Molière, à Montesquieu, à Voltaire, à Beaumarchais ou à Raynal? Les Anglais, les Allemands, les Italiens nous dépassent aussi. Et pourquoi? Parce que, affirme Verlooy, les classes supérieures et les lettrés ont négligé la langue du peuple. Cette francisation remonte à l'époque bourguignonne (p. 29). Elle atteint son maximum à Bruxelles où cependant près de 95 % de la population ont le flamand pour langue maternelle (p. 33). L'engouement pour la langue française y est tel que les trois quarts des habitants parlent plus ou moins le français et cherchent l'occasion de le parler. Beaucoup évitent d'user du flamand en société et en ville. Certains affectent de le parler mal pour faire croire qu'ils ont été élevés en français. Jamais un Bruxellois ne pensera qu'un sermon en flamand puisse être beau; une jeune fille se croirait déshonorée si elle faisait usage d'un livre de messe flamand. Le flamand est employé par l'administration et la justice;

(1) *Codex Brabanticus seu Corpus Edictalis Brabantiae et Limburgiae, in materiis quarumque tractatulos, ordine alphabetico dispositos, redactum, simul etiam Indicis Vice in Edictorum Brabanticorum collectiones et alia plura monumenta vulgata perjugens*, Redactore Joanne Chrysostomo Verlooy (sic), ad Supremum Brabantiae Consilium Advocato (Bruxellis, Typis G. Pauwels, Civitatis Typographi, in Foro magno, cum Privilegio et Approbatione, 476 pp.) (N. B. Chaque exemplaire porte la signature de l'auteur, qui signe J. C. Verlooy (voy. l'exemplaire de la Bibliothèque Van Hulthem, n° 24538). Verlooy obtint de Joseph II, en faveur de son ouvrage, un privilège exclusif pour une durée de quinze ans, à dater du 2 juin 1781.)

(2) *Generalen Index ofte substantieel kortbondig begrip der materien begrepen in de vijf placcaert-boeken van Vlaenderen*, Gendt, 1766.

(3) L'ouvrage fut publié sans autorisation; c'est pourquoi il porte l'indication « Tot Maestricht, 1788 », sans nom d'auteur ni d'imprimeur. En fait, il fut imprimé clandestinement à Bruxelles, chez de Bel. Ceci résulte d'une annotation du fameux bibliophile Van Hulthem sur l'exemplaire de sa bibliothèque (n° 23253). Van Hulthem ajoute cette appréciation: « L'auteur est J. C. Verlooy (sic), avocat distingué au Conseil de Brabant, homme instruit et bon patriote. »

Ce qu'un Prince de l'Église pense de la Méthode de Linguaphone



Mgr BAUDRILLART, l'éminent recteur de l'Institut Catholique de Paris, a bien voulu nous honorer d'une précieuse attestation.

« D'APRÈS LE TÉMOIGNAGE DE PLUSIEURS PROFESSEURS, LE LINGUAPHONE REND EFFECTIVEMENT D'IMPORTANTES SERVICES POUR L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES. C'EST UN TRÈS BON AUXILIAIRE DU MAITRE. »

Mgr Baudrillart.

Emanant d'une aussi haute personnalité, ce témoignage sanctionne la valeur de notre méthode. De très nombreuses institutions d'enseignement, aussi bien en Belgique qu'en France, ont maintenant adopté la Méthode Linguaphone, l'incorporant dans leur enseignement moderne des langues.

**Faites un essai gratuit pendant
huit jours**

Demandez-nous aujourd'hui même l'ouvrage gratuit sur les langues vivantes à l'aide du bon ci-contre : vous y trouverez non seulement toute la documentation sur la Méthode LINGUAPHONE, mais encore le moyen d'en faire L'ESSAI GRATUIT PENDANT HUIT JOURS.

BON

**pour l'ouvrage gratuit sur les langues vivantes
à adresser à**

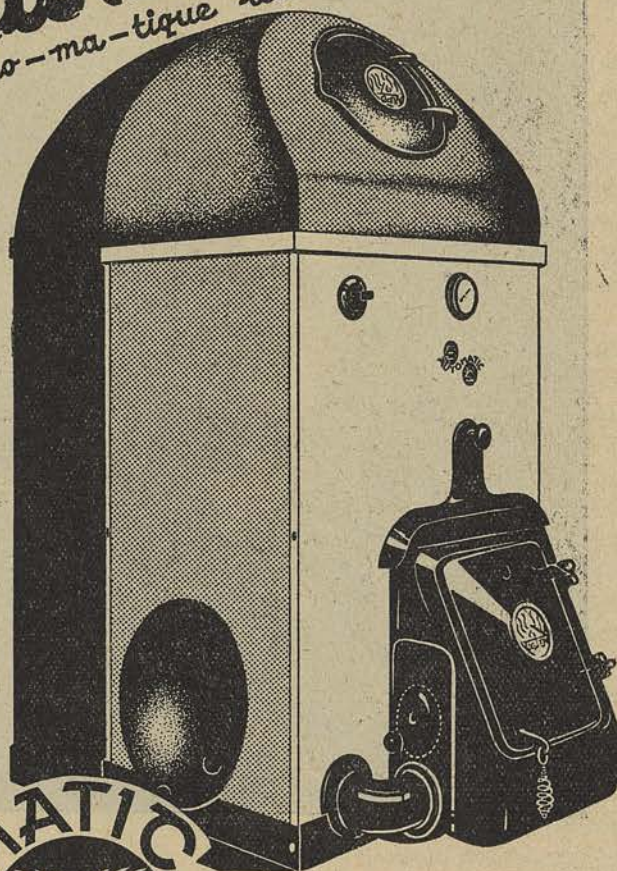
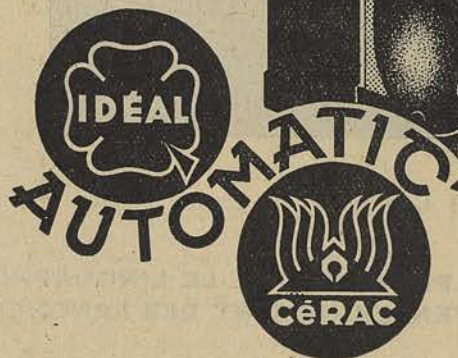
M. J.-A. HILARET, Directeur de l'Institut
LINGUAPHONE (Classe K 13), 18, rue du
Méridien, Bruxelles. — Tél. 17,60.80.

La chaudière d'avant-garde

au-to-ma-tique au petit charbon

MAXIMUM
de CONFORT et
d'ECONOMIES...

... GRACE
à la chaudière



EN FONTE, SANS GRILLE

DEMANDEZ NOTICE ET TOUS RENSEIGNEMENTS
A VOTRE INSTALLATEUR DE CHAUFFAGE CENTRAL

VISITEZ NOS MAGASINS D'EXPOSITION ET DE VENTE :
CÉRAC S. A., 48, Boul. Adolphe Max, Bruxelles

néanmoins, la préférence est donnée à des Français dès qu'ils agissent de postes de précepteurs, de secrétaires, de journalistes ou d'acteurs (p. 41).

Ce dédain pour la langue populaire existe ailleurs qu'à Bruxelles. Il en résulte une sorte d'ostracisme pour les ouvrages écrits dans la langue du peuple : « Ce n'est que du flamand. » Or, c'est par le livre qu'on peut espérer développer le peuple et lui apprendre à penser par lui-même. Les ouvrages de science politique, d'histoire, de poésie et de morale écrits en français restent sans écho dans la masse. Les intellectuels ont ainsi perdu toute action sur les manuels (p. 49); or, de tout temps, ce sont eux qui ont été les moteurs du progrès. Eux-mêmes, écrivant dans une langue apprise, ne peuvent espérer égaler les Français : leur style est abâtardi et négligé; ils finissent par croire à leur infériorité. D'où, finalement, un abaissement des lettres, de la culture générale et de l'esprit politique. Il faut réveiller cet esprit politique, développer le sentiment national en parlant au peuple, dans sa langue, du passé glorieux des Pays-Bas et de ses anciennes institutions démocratiques. Le peuple doit prendre conscience de sa valeur et avoir la fierté de sa langue. La langue d'un petit peuple peut être appelée à un grand destin. La renaissance politique suivra le réveil de l'esprit national.

Il faut donc que là où le flamand est la langue du peuple, et notamment à Bruxelles, le français cesse d'être la langue des classes supérieures, des lettres et des sciences. L'interdiction de toute école publique française pourrait même être envisagée (p. 68). L'enseignement inférieur sera rajeuni et les fables stupides seront remplacées par des lectures traitant de l'histoire, des lois et des chartes des Pays-Bas. L'enseignement moyen sera libéré de son verbalisme; l'étude intensive des langues anciennes et étrangères surcharge la mémoire d'un fardeau de mots et absorbe un temps précieux au détriment de la formation du jugement; les chefs-d'œuvre peuvent parfaitement être étudiés dans de bonnes traductions; on rendra donc facultative l'étude du français et du grec; par contre, on prendra autant de soin de l'étude du flamand que de celle du latin; cette langue étant morte, on ne voit guère l'utilité d'exercices d'éloquence latine : ils seront remplacés par des exercices d'élocution dans la langue maternelle.

Il faut, de plus, que les pouvoirs publics se préoccupent de faire établir une grammaire simple et claire, de fixer l'orthographe, d'encourager la publication de bonnes traductions des chefs-d'œuvre grecs, latins et français, et surtout de développer un véritable théâtre flamand. Enfin, puisque la langue maternelle doit être la base du développement des lettres, la vie littéraire des Flamands et des Hollandais « doit être entièrement commune » (p. 99). A la réalisation de ce programme va travailler une puissante classe sociale qui réclame ses droits : la bourgeoisie. Elle doit, à côté de la noblesse et du clergé, prendre sa part de la culture, elle doit réclamer pour sa langue, qui est celle du peuple, l'entière de ses droits. Et Verlooy proclame avec conviction : « la langue de la liberté, la langue des anciens Belges » doit redevenir la langue des lettres et des sciences.

Que penser de ce plaidoyer? Assurément certaines de ces affirmations sont des plus contestables. L'abaissement intellectuel — qu'il ne faut d'ailleurs pas exagérer — des provinces belges au XVII^e et au XVIII^e siècle eut bien d'autres causes que celle indiquée par Verlooy; ce fut surtout la conséquence de leur déchéance politique et économique. N'empêche que l'ensemble de sa pensée est d'une singulière nouveauté. Prendre l'intérêt du peuple comme critère, vouloir éveiller son esprit politique, exalter les anciennes démocraties urbaines des Pays-Bas, c'était, en 1788, faire œuvre de novateur. Est-il besoin de dire que Verlooy, devançant ainsi son époque de près d'un siècle, n'eut guère l'audience de ses contemporains?

Penseur original, Verlooy se révèle de plus en 1789 un conspirateur plein d'imagination et de hardiesse. Dans l'art de préparer les mouvements populaires, art où va exceller le XIX^e siècle, il apparaît aussi comme un précurseur.

* * *

En avril 1789, c'est lui, en effet, qui suggère à Vonck, comme moyen de libérer les provinces belges du despotisme autrichien, l'organisation d'une société secrète *Pro Aris et Focis* dont le but sera double : organiser simultanément le soulèvement des villes et l'émigration des patriotes, qui formeront une armée dont l'entrée dans le pays coïncidera avec une insurrection générale (1). Dans un écrit rédigé en flamand, il justifie et développe son plan : « ...trois millions de Belges gémissent dans l'esclavage... et parmi ceux-ci se trouvent bien sept cent mille hommes en état de se battre et qui sont mécontents; ...facilement on en trouverait trois cent mille qui risqueroient leurs biens et leur sang pour la patrie. Mais de même qu'un geôlier peut aisément dompter seul deux cents prisonniers parce qu'il les tient séparés, de même, un si petit nombre de militaires, à peine treize mille hommes, nous tiennent tous séparés et dans l'esclavage. » Si cinq mille hommes seulement pouvaient se réunir, que ne pourraient-ils entreprendre avec l'aide des villes soulevées! Où les assembler? « L'endroit sera tel que l'ennemi ne puisse empêcher l'accès et que chacun puisse aisément s'y rendre. » Comment assurer le recrutement et combiner les forces? En créant un comité secret; chaque membre recruterait dans le cercle de ses relations de nouveaux conspirateurs et chacun de ceux-ci, à son tour, agirait de même. Pour réduire les effets d'une trahison possible, chaque enrôlé s'inscrirait sous un nom d'emprunt et ne connaîtrait que le nom de son enrôleur; il recevrait un chiffre qui marquerait sa place dans l'association (2).

Vonck adopte ce plan et l'oppose à celui de Henri van der Noot qui, profondément hostile à un appel aux forces populaires, attend d'une intervention militaire prussienne la libération du pays. Le succès de *Pro Aris et Focis* est rapide. En quelques jours une quantité de personnes « de tout rang et condition » s'y inscrivent. Vonck fait traduire en français les statuts de la société qui ont d'abord été rédigés en flamand et les fait répandre dans les villes wallonnes. Ainsi c'est grâce à l'initiative de Vonck et de Verlooy qu'une sourde et profonde irritation et des émeutes isolées vont aboutir à une révolution ouverte et organisée. De Joseph II ils ont désapprouvé l'autoritarisme, le mépris de l'opinion publique et des institutions représentatives, les abus de pouvoir. L'idée d'un appel aux forces nationales, la confiance dans l'issue d'une révolution populaire entreprise même sans l'aide de la noblesse, ils l'ont puisée dans la littérature philosophique de leur temps et dans l'exemple des révolutions américaine et française. L'ère de la liberté a commencé pour les Etats-Unis; elle s'annonce pour les Français; pourquoi ne s'ouvrirait-elle pas pour les Belges? Vonck et Verlooy applaudissent à la fin de l'Ancien Régime en France. Ils admirent l'élan généreux qui, au cours de la mémorable nuit du 4 août, a fait collaborer toutes les classes de la société française à l'établissement d'un régime

(1) Les sources sont nombreuses, voyez notamment à la *Section des manuscrits de la Bibliothèque Royale de Belgique, Mémoire sur la Révolution brabançonne* (19648, f. 158 à 183) et *Mémoire pour servir à l'histoire de la Révolution des Pays-Bas* (19648, f. 115 à 153).

(2) Sur l'activité de Verlooy au cours de la Révolution brabançonne, l'indication des sources et leur examen critique, voyez Suzanne TASSIER, *Les Démocrates belges de 1789* (Bruxelles, Lamertin, 1930, 479 p.), notamment aux pp. 90, 91, 94, 96-99, 102, 126, 149, 158, 166, 170, 174, 202, 223, 228, 328, 331, 332, 338, 351, 363, 365, 372, 374, 377-381, 405-408, 430, 446. N.B. Parmi les pamphlets écrits par VERLOOY, citons les *Intrigues du despotisme démasqué* (1789).

social plus équitable. Ils espèrent que ce grand mouvement de solidarité humaine, dépassant le cadre national, leur vaudra pour leur entreprise révolutionnaire les sympathies des membres de l'Assemblée Nationale.

Pour s'en assurer, Vonck envoie à Paris, le 10 août 1789, le beau-frère de Verlooy, l'avocat Torfs (1). En septembre, Verlooy envoyé à Bréda où se trouve van der Noot revient convaincu du caractère chimérique des espoirs caressés par le tribun brabançon. Dès lors, la conspiration entre en pleine activité. L'entreprise de Vonck et de son principal collaborateur Verlooy se trouve étrangement favorisée par l'exemple contagieux des événements de France : ruine du pouvoir absolu, abdication de l'autorité, défection des troupes; elle est aussi facilitée par les mesures contradictoires prises par le ministre plénipotentiaire de Trauttmansdorff et le général d'Alton et par l'impossibilité où se trouve Joseph II, engagé dans une guerre contre les Turcs, d'envoyer des renforts aux Pays-Bas.

Cependant une trahison manque de tout ruiner; le 17 octobre, trois membres du Comité Patriotique de Bruxelles sont arrêtés; Vonck et Verlooy se voient obligés de fuir. Néanmoins la petite armée de volontaires qu'ils ont organisée, composée d'étudiants et d'ouvriers, est victorieuse à Turnhout. Gand et Bruxelles sont libérées après des combats populaires dans les rues et derrière des barricades. Les troupes autrichiennes réduites par la désertion et démoralisées battent en retraite précipitamment. En somme, une révolution qui, par sa technique, a déjà les caractères essentiels des conspirations et des insurrections populaires qui vont secouer l'Europe entre 1815 et 1848.

Les lendemains de la Révolution sont bien décevants pour les Démocrates. Les privilégiés s'emparent du pouvoir en Brabant; la crainte de la contagion révolutionnaire française autant que leur égoïsme de classe leur fait repousser les revendications modestes de Vonck. L'opposition démocratique s'organise alors et Verlooy en est un des membres les plus actifs. Le 21 janvier 1790 il publie un *Projet raisonné d'union des provinces belgiques* qui est immédiatement saisi par ordre du conseiller procureur général du Brabant; il y propose un suffrage censitaire excluant peu de citoyens du droit de vote, accorde des élections séparées à la noblesse et au clergé, tout en spécifiant que les délégués des trois ordres siègeraient ensemble au Grand Conseil National. Il devient vice-président de la *Société Patriotique*, qui cherche à coordonner l'action démocratique, et signe, immédiatement après Vonck, la fameuse *Adresse* du 15 mars 1790 réclamant une meilleure représentation de la population au sein des Etats.

Aussitôt un mouvement stipendié est fomenté contre les signataires, et c'est vainement que Verlooy réclame pour ses amis la protection du Conseil de Brabant. Obligé de fuir de Bruxelles, il suit Vonck à Namur; puis, après l'échec d'une tentative de *pronunciamiento* ébauchée par les jeunes officiers et volontaires démocrates de l'entourage du général Van der Mersch, les voici réfugiés, pleins d'amertume, à Givet, puis à Lille. On retrouve Verlooy à Douai, le 31 mai, à l'entrevue ménagée par Cornet de Grez pour tenter de réconcilier statistes et vonckistes. Sous le nom de Lebrun, il groupe les démocrates exilés en une nouvelle société secrète *Pro Patria* et déploie une activité et une ingéniosité inlassables dans l'organisation de deux coups de main démocratiques tentés l'un en Flandre, dans la région de Courtrai, l'autre dans le Hainaut. Il espère en liaison avec les démocrates, fort nombreux, à Gand et à Mons, provoquer un mouvement d'opposition tel qu'il impressionne les statistes brabançons et les oblige à transiger et, au préalable, à libérer le vainqueur de Turnhout, le pauvre Van der Mersch, incarcéré depuis l'affaire

de Namur et remplacé par le Prussien Schoenfeldt. Toutes ces tentatives échouent et sont fort sévèrement appréciées par certains, qui les jugent propres à énerver la défense nationale.

* * *

Après le piteux échec de la Révolution brabançonne, Verlooy, rentré à Bruxelles, reste à l'écart des efforts de plusieurs de ses amis démocrates qui cherchent à réaliser leur plan de réformes avec le concours du gouvernement autrichien.

Au lendemain de la bataille de Jemappes et de l'entrée des troupes révolutionnaires françaises, tous les espoirs de Verlooy se raniment. De nouveau il se lance avec passion dans la politique active. Le voilà bientôt élu représentant provisoire de Bruxelles (1). En cette qualité, il est chargé de visiter les prisons et d'y libérer les prisonniers victimes de l'arbitraire ou « de lois gothiques et féodales »; avec le chimiste Van Mons et deux autres avocats, il remplit cette mission « avec humanité ». Dans la prison du Treurenberg les enquêteurs ne trouvent que des prisonniers pour dettes; à la maison des fous ils constatent que « plusieurs individus y sont détenus pour des raisons qui tiennent plus à la barbarie qu'à des causes d'infirmité naturelle »; dans la maison de force de Vilvorde ils découvrent quelques personnes détenues en vertu de sentences non motivées, et plusieurs « pour cause de patriotisme, sur simple lettre de cachet ou ordre arbitraire du ci-devant gouvernement ».

Plus importante va être l'action de Verlooy sur le plan national. Anxieux de voir se constituer rapidement une République belge, il entre en conflit, au sujet de la marche à suivre, avec la majorité des représentants provisoires de Bruxelles. Ceux-ci, d'opinion démocratique modérée, dirigés par Cornet de Grez, veulent que l'on procède tout d'abord à l'élection d'une Convention nationale. Verlooy, au contraire, et avec lui les démocrates d'opinion démocratique avancée, sont d'avis de constituer sur l'heure un gouvernement central provisoire, formé de délégués des représentants provisoires des différentes provinces, afin de donner une existence immédiate à la République belge.

Cette proposition soulève dans l'assemblée de Bruxelles une tempête de protestations; on la traite « d'hérésie politique ». Verlooy ne se tient pas pour battu et, avec son indépendance habituelle d'allures et d'esprit, il fait appel à Dumouriez. Tout en lui exprimant « la reconnaissance que ses bienfaits pour sa patrie méritent », il lui explique que « la corruption de l'or des ecclésiastiques, des nobles et des royalistes » entravera certainement des élections immédiates. Mais Cornet de Grez s'adresse, lui aussi, au vainqueur de Jemappes et lui fait savoir que si on laisse entrer dans le gouvernement provisoire les corps administratifs provisoires « en vertu du choix qu'ils ont escamoté, les Belges auront assez de caractère pour mourir plutôt que d'y souscrire »; il lui affirme que s'il se charge de convoquer lui-même les électeurs, tout ira bien; « les nobles » prétend-il, « sont prêts à tous les sacrifices et veulent être citoyens » et les prêtres n'ont de crainte que pour leurs revenus.

Ainsi choisi comme arbitre, que va faire Dumouriez? Soucieux de suivre une voie régulière, décidé à empêcher toute tentative d'accaparement du gouvernement de la nouvelle République belge par une faction quelconque, désireux aussi de ménager l'opinion des conservateurs et des modérés, il n'hésite pas à rejeter les suggestions de Verlooy. Mais les événements vérifient aussitôt et entièrement les sombres prévisions de celui-ci. Le 29 décem-

(1) Sur Torfs, voyez l'étude du baron P. VERHAEGEN *Torfs juriconsulte, diplomate et administrateur (1753-1823)*, *Revue Belge* 15 juin 1924.

(1) Pour l'activité politique de Verlooy en 1792 et 1793 et l'indication des sources, voyez Suzanne TASSIER, *Histoire de la Belgique sous l'occupation française en 1792 et 1793* (Bruxelles, Falk fils, Georges Van Campenhout, successeur, 1934, 382 p.) notamment aux pp. 20, 146, 148, 178, 192, 203, 244, 246, 248, 259, 290, 312, 314 et 340.

bre 1792, l'obstruction organisée à Bruxelles par les privilégiés et les partisans des Etats fait échouer les élections de la Convention Nationale belge. Consternés, les représentants provisoires de Bruxelles se rallient, en désespoir de cause, au plan de Verlooy, et pour le réaliser, l'envoient à Gand et à Ypres. Entretemps, Verlooy a été chargé de coordonner, « pour le salut de la patrie », les véhémentes protestations des différentes assemblées de représentants provisoires contre le décret du 15 décembre 1792, pris à Paris par la Convention et qui détruit brutalement tout l'Ancien Régime dans les pays occupés par les armées françaises, décret considéré comme une atteinte intolérable à la souveraineté belge par la majorité des démocrates. Cependant, lorsque tout espoir de voir se créer une République belge démocratique a disparu et que le gouvernement français passe de la politique d'intervention révolutionnaire à la politique annexionniste, Verlooy se prononce pour la réunion à la France. C'est lui qui préside l'assemblée primaire de Bruxelles, le 25 février 1793, et qui porte à la Convention les vœux de réunion à la République française formulés par la poignée de démocrates qui assistent à cette assemblée.

C'est au cours de cette période tragique où partisans et adversaires des classes privilégiées s'affrontèrent avec passion, jusqu'à désirer, soit le retour des Autrichiens, soit la réunion à la France, que Verlooy publia, le 15 janvier 1793, sous son nom, une brochure de quarante pages, intitulée *Zijn Geloof, Vrijheid en Eijgendommen in gevaer* (1)?

Il y faisait le procès des privilégiés qui « sont dès à présent » disait-il, « partisans de l'Autriche et appellent le retour des Allemands ». Il critiquait âprement leur gestion pendant la Révolution brabançonne : « Douze ou treize abbés, presque tous rustres, qui ont un peu lu Daelman ou Steyaert; vingt-cinq nobles qui savent à peine écrire une bonne quittance, et des gens qui, élevés dès leur jeunesse dans l'un ou l'autre métier, donnent leur signature par une croix, sont-ils capables de gouverner un pays et, ce qui est bien plus difficile, de rédiger une Constitution? » (P. 25.) Il célébrait l'ordre nouveau créé par les Français : « La France vous donne, à vous et à vos descendants, la vraie liberté, et même une véritable égalité en droit, celle qui consiste à ne voir au-dessus de vous aucun baron, comte, prince ou duc; de n'être obligé de redouter aucune autre autorité que celle que vous aurez établie par votre choix... Personne ne décidera de votre vie et de votre mort, de votre fortune et de vos biens que ceux que vous aurez contribué à élire. Les curés, vicaires et sacristains seront mieux désignés par vous que par vos seigneurs, dîmeurs ou abbés, et les évêchés mieux attribués par le peuple que par la Cour de Vienne. Les dîmes seront abolies... Quand vous aurez le malheur de devoir vendre votre bien, vous ne devrez plus payer au seigneur un dixième, un douzième, un quinzième ou un vingtième. Quand vos enfants auront la douleur de vous perdre, le seigneur impitoyable ne viendra plus leur ravir la meilleure tête, cheval, bœuf ou vache; vous ne lui devrez plus ni corvées, ni charrois, ni jours de fenaison ou de fumage... il ne mettra plus ses fermiers à la tête de votre administration; il n'aura plus le monopole de la chasse et de la pêche. Vous chasserez et vous pêcherez comme lui. Vous ne verrez plus ses lièvres et ses sangliers ravager votre récolte sans pouvoir les tuer... Les métiers seront libres et un ouvrier habile trouvera le

monde entier ouvert pour l'exercice de son état; il ne sera plus chassé par ses frères, par les soi-disant maîtres... L'homme capable ne sera plus effacé par l'incapable; la capacité ne sera plus enchaînée faute d'un peu d'argent... » (Pp. 30-32). « Est-ce donc à vos yeux peu de chose que le droit d'attribuer vous-mêmes les premiers emplois? Vous paraît-il que c'était peu de chose pour le peuple des républiques antiques de voir à sa tête la vraie vertu, le vrai mérite? Pourquoi ne pourrions-nous aussi aspirer à ce bonheur et à cette grandeur des temps anciens? Et l'on conserverait nos anciennes institutions pour avoir de nouveau autant de républiques, de chartes, de conseils, de législations qu'il y a de provinces? Pour ne jamais atteindre à cette simplicité et à cette unité des lois qui ferait qu'un juriste d'une quelconque province des Pays-Bas connaîtrait en même temps les lois de toutes les autres? Pour laisser subsister toutes les causes de querelles et de divisions entre ces provinces?... » (P. 37). « On vous fait accroire qu'une complète égalité entraîne aussi l'égalité des fortunes et le partage des propriétés. C'est une imposture. L'égalité que l'on veut, c'est l'égalité politique en droit. Par suite, les villes n'auront pas plus à dire que les villages, ni quelques nobles ou ecclésiastiques plus que les autres citoyens. Il n'y aura plus ni gentilshommes, ni corporations, ni maîtrises, ni livrées, ni les trois ordres, ni les assemblées d'Etats, car ce sont là autant d'inégalités politiques. Depuis le simple ouvrier jusqu'au richard le plus opulent ou le ci-devant le plus orgueilleux, chacun aura son droit de suffrage... Aucun couvent, noble ou conseiller de Cour ne bénéficiera plus d'exemptions d'impôts. » (P. 39.)

Verlooy défendait aussi la politique religieuse de la Révolution française, qui n'avait fait, disait-il, que débarrasser l'Eglise d'abus flagrants fort nuisibles à la religion. Il montrait que désormais le bas clergé serait mieux payé, les paroisses mieux groupées, le haut clergé mieux choisi. « Donc, toutes ces criaileries : que la France apostasie, qu'elle est schismatique, ne sont proférées que par des méchants; par ceux qui ne trouvent pas leur intérêt terrestre dans les réformes tentées, par ceux qui se voient enlever des revenus excessifs, par ceux qui cherchent à soulever le public et à ruiner la révolution. » (P. 9.) Enfin il terminait son vigoureux plaidoyer par ces mots : « ...d'ailleurs, comme dit le P. du Chesne, nous avons pour nous la raison et le canon. »

La foi révolutionnaire de Verlooy allait être cruellement déçue par la défaite française de Neerwinden et le retour des Autrichiens, mais elle se trouvera confirmée quelques mois plus tard par le retour offensif des armées de la Révolution, victorieuses à Fleurus

* * *

Le 16 thermidor an II (3 août 1794), la Société des Amis de la Liberté et de l'Egalité de Bruxelles ayant repris ses séances à la « Maison du Peuple », ancienne maison du Roi, adopte pour règlement provisoire celui des Jacobins de Paris et choisit Verlooy comme président (1).

Dès le 24 fructidor an II, un arrêté des Représentants du Peuple près les armées françaises du Nord et de Sambre-et-Meuse réorganise le Magistrat de Bruxelles, augmente le nombre des échevins « en proportion des travaux » et nomme à cette fonction Verlooy et son beau-frère Torfs. Un autre arrêté, du 18 nivôse en III, désigne Verlooy comme bourgmestre. Enfin, un troisième remaniement est opéré par un arrêté du 1^{er} floréal an III (20 avril 1795); le Magistrat, le Large conseil et les Nations disparaissent et sont remplacés par un corps municipal

(1) A. HENNE et A. WAUTERS, *Histoire de la Ville de Bruxelles* (Bruxelles 1845), t. II, p. 442.

(1) Imprimerie Emm. Flon. (N. B. A la dernière page se lit la note suivante : « Gedrukt uijt order van het Comité van algemeene onderwijzing en briefwisseling, der middeltijdige Representanten van het Volk van Brussel. Den 15 January 1793, tweede jaer van der Belgische Republiek (geteekent) J. B. Van Mons, secretaris ».)

Sur J. B. Van Mons, qui fut un très remarquable chimiste, en rapport avec les plus illustres savants de l'Europe, voyez notamment la notice que lui a consacrée son élève J. STAS dans le *Bulletin de l'Académie royale de Médecine de Belgique* (années 1842-1843).

et Verlooy « bourguemestre actuel de Bruxelles » prend le nom de maire (1).

Les circonstances du moment rendent l'exercice de ces fonctions municipales particulièrement ardu. A coups de décrets les Français détruisent l'Ancien Régime; ils construisent de toutes pièces une Belgique moderne, et, d'autre part, engagés dans une guerre européenne sans merci, ils ont d'énormes exigences. Verlooy et ses collègues se dépensent sans compter dans une tâche des plus ingrate; avec courage et dignité ils défendent leurs concitoyens contre les abus du nouveau pouvoir; ils protestent notamment contre la manière scandaleuse dont se font les ventes des meubles des Belges émigrés. La santé de Verlooy, déjà fortement ébranlée par le surmenage qu'il s'était imposé au temps de la conspiration *Pro Aris et Focis*, n'y résiste pas. Il est obligé de résigner ses accablantes fonctions le 10 prairial an III, en affirmant à ses collègues « que les intervalles d'une meilleure santé... ne seront pas perdus pour la Patrie » (2).

Sa dernière intervention politique, semble-t-il, se situe à la fin de l'année 1795. Le 10 brumaire an IV (1^{er} novembre 1795), il vint, à la tête d'une délégation de patriotes, trouver au « Temple de la Loi » les représentants du peuple, commissaires du gouvernement Pérès et Portiez de l'Oise, arrivant en mission en Belgique, afin de « les prémunir contre les abus avec lesquels les nominations aux fonctions publiques s'étaient faites et renouvelées depuis l'entrée victorieuse des troupes républicaines... ». Les représentants les prièrent de bien vouloir dresser une liste de cent à deux cents noms de citoyens probes aptes aux fonctions publiques. Ce qui fut fait dans les huit jours (3). Nommé le 7 frimaire an IV (28 novembre 1795) juge au tribunal civil du département de la Dyle (4), Verlooy se vit obligé de refuser cette fonction et il prévint le commissaire Lambrechts « que la même infirmité qui l'avait fait quitter la place de Maire l'empêchait encore d'accepter ce poste honorable (5) ». Il mourut quelques

(1) *Recueil des proclamations et arrêtés des Représentants du Peuple français envoyés près des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse etc. émanés à Bruxelles depuis l'entrée victorieuse des troupes de la République Française dans cette ville, le 21 messidor an II de la République* (Bruxelles, G. Huyghe), t. I, p. 163; t. II, p. 321; t. III, p. 240. Voyez aussi A. WAUTERS, *Liste par ordre chronologique des Magistrats communaux de Bruxelles depuis 1794 jusqu'en 1883* (Bruxelles, 1884), pp. 1, 3 et 4. (N.B. On est en droit de s'étonner que A. HENNE et A. WAUTERS aient pu écrire au tome II (p. 468) de leur excellente *Histoire de la Ville de Bruxelles* (Bruxelles, 1845) que « le premier maire de Bruxelles fut Arconati ».)

(2) Voyez, aux *Archives communales de Bruxelles*, les registres du *Conseil général de la Commune*, notamment A 2, floréal et prairial an III. A la séance du 7 prairial (matin), il est fait lecture d'une lettre du maire qui annonce que son indisposition l'empêche de se rendre à l'assemblée. A celle du 10 prairial, lecture d'une nouvelle lettre de Verlooy à ses collègues « par laquelle il les prévient que c'est bien à regret qu'il se trouve forcé de cesser de partager leurs travaux par la demande qu'il a fait parvenir aujourd'hui à l'administration du Brabant de sa démission, demande dont il a averti aussi les représentants du peuple et qu'il fonde uniquement sur le motif de sa santé il termine par assurer (sic) ses collègues que les intervalles d'une meilleure santé et ses heures de loisirs ne seront pas perdues pour la Patrie ».

(3) Voyez *Recueil des Proclamations et Arrêtés*, ouvr. cit., t. IV, pp. 330, 332, 335 et 336. J. Chateigner, secrétaire adjoint de la municipalité de Bruxelles, donne dans le discours qu'il prononça le 20 brumaire an IV quelques détails sur la manière dont fut établie cette liste de candidats aux fonctions publiques : « ... dès l'après-midi du même jour (10 brumaire), le Temple de la Loi y vit, se conformant à elle (la loi) sur l'interdiction des assemblées primaires, une assemblée fraternelle, qui, sans forme, produisit l'effet de celles-ci; et donna dans le même soir, par un dépouillement de près de 3,000 noms, un noyau de quinze membres pour recevoir les listes de tous ceux qui voudraient proposer des personnes propres aux fonctions publiques, et pour former sur celles-ci la liste générale à présenter aux représentants commissaires du gouvernement. Après six jours de travail, cette liste a été remise, avant hier 18, aux représentants du peuple » (*Ibid.*, p. 336).

(4) *Ibid.*, t. V, p. 387. (N.B. Dans cet arrêté, Verlooy est encore qualifié maire de Bruxelles.)

(5) *Archives Générales du Royaume à Bruxelles, Papiers du commissaire Bouteville*, département de la Dyle, carton 6, copie de la lettre de démission de J. B. C. Verlooy, du 9 frimaire an IV, envoyée par Lambrechts à Bouteville. (N. B. M. P. VERHAEGEN (*La Belgique sous la domination française*, II, p. 128), semble interpréter la démission de Verlooy comme une sorte de protestation contre la transformation de l'organisation judiciaire. Elle n'a nullement ce caractère. Le passage suivant de la lettre du commissaire Lambrechts nous paraît décisif à cet égard : « ... Deux juges et deux suppléants se sont aussi excusés par des lettres dont je vous ferai faire demain des copies. Les juges sont Verlooy, maire, et Le Hardy, homme de loi. Ils s'excusent tous par cause de santé et je crois, d'après les renseignements que j'ai reçus,

mois plus tard, âgé de cinquante ans, le 15 floréal, an V (4 mai 1797) (1). Il laissait son jeune fils et sa veuve, Anne-Marie Torfs, dans une situation assez précaire, car cette dernière, au recensement de 1799, fut inscrite comme exerçant la profession de couturière. Près de six années consacrées aux affaires publiques avec un complet désintéressement aboutissaient à ce pénible résultat. Il est vrai que la réussite de Verlooy au barreau, avant 1789, n'avait été que très relative; sous l'Ancien Régime, plus que sous tout autre, une modeste origine, un esprit indépendant et original rendaient bien difficile la poursuite heureuse d'une carrière.

Même à Bruxelles la mort de Verlooy avait passé presque inaperçue. Son nom et ses idées tombèrent dans l'oubli. C'est un étranger qui allait les rappeler à l'attention. En 1829, en effet, le professeur hollandais J. M. Schrant, qui enseignait à Gand depuis 1818(2), réédita l'essai publié par Verlooy en 1788 : *Verhandeling op het niet achten der moederlijke tael in de Nederlanden, door een Brusselschen advocaat* (3) dans l'unique dessein de défendre la politique linguistique du roi Guillaume I^{er}. Le *Journal de Gand* souligna cette réédition par un article très élogieux, qui parut le dimanche 31 janvier 1830. Par contre, après la Révolution de 1830, le publiciste Adolphe Levae traitait durement Verlooy et lui reprochait d'avoir, en votant la réunion de la Belgique à la France, « immolé la patrie à l'idole de la démocratie » (4). De nouveau Verlooy retomba dans l'oubli pour près d'un demi-siècle, jusqu'au moment où le mouvement flamand grandissant eut ses historiens. Encore P. Hamelius, dans son *Histoire politique et littéraire du mouvement flamand*, achevée en 1894, et P. Fredericq, dans sa *Schets eener geschiedenis der Vlaamsche beweging*, publiée en 1906, ne lui consacèrent-ils que quelques lignes en marquant uniquement son rôle de défenseur de la langue flamande (5).

C'est pourquoi il ne nous a pas semblé inutile de tenter une évocation plus complète de ce personnage si mal connu en le situant exactement dans le milieu et les circonstances où il a vécu et agi. De cette étude, il nous semble que l'on peut conclure que Verlooy doit être assurément considéré comme le précurseur du mouvement flamand, mais que son attitude dans la question des langues se trouvait étroitement liée à ses sentiments et à ses opinions profondément démocratiques. Protagoniste ardent de la Révolution française dans les provinces belges, il fut aussi un conspirateur d'une réelle originalité, en avance sur son temps et pratiquant déjà la technique des révolutionnaires de l'époque de la Restauration. Enfin, si l'on se place sur le plan de l'histoire nationale, son rôle, jusqu'ici ignoré, dans la Révolution brabançonne et dans l'histoire de l'occupation française en Belgique, principalement en 1792 et 1793, apparaît d'une importance difficile à contester.

SUZANNE TASSIER.

Agrégée de l'Université de Bruxelles.

que leurs raisons sont sincères et véritables, sauf pour Le Hardi (sic) chez lequel il y a, je crois, plus d'apathie que de motif réel... ». Cette lettre, datée du 10 frimaire an IV, est adressée « aux Représentants Commissaires du Gouvernement à Bruxelles. » (*Archives Générales du Royaume. Administration centrale du département de la Dyle*, reg. 11, correspondance particulière du Commissaire du Pouvoir exécutif, p. 5, n° 18).

(1) La déclaration du décès fut faite le 17 floréal an V (*Reg. et documents de l'Etat civil déposés au Greffe du Tribunal de première instance de l'arrondissement de Bruxelles.*)

(2) Sur l'activité de J. M. Schrant, voyez l'étude parue sous le titre *Professor J. M. Schrant, te Gent (1818-1830)* paru dans le *Jaarboek van het Willems-Fonds voor 1879* (Gand, 1878, pp. 26-42).

(3) Cette réédition fut faite à Gand, chez J. Snoeck-Ducaju en Zoon, in-16°, 100 pages (Th. COOPMAN et J. BROECKAERT, *Bibliographie van den Vlaamschen Taalstrijd*, Gand, 1904, I, p. 60, n° 155).

(4) A. LEVAE, *Les Jacobins, les Patriotes et les Représentants provisoires de Bruxelles* (Bruxelles, 1846, p. 308).

(5) Citons aussi pour mémoire une paraphrase de l'essai de Verlooy publiée dans *Album opgedragen aan Prof. Dr J. Vercoullie* (Bruxelles, 1927), par A. JACOB, sous le titre *Verlooy en d'Onacht der Moederlijke Tael* et un petit article de combat intitulé : *De eerste Flamingant*, par Karel ANGERMILLE (*Volkskracht*, déc. 1912).

CHOCOLAT
COTE D'OR
Partout. Toujours.



S. A. "CEMSTO"

CENTRALE DE NETTOYAGE
BRUXELLES



Nettoyage journalier
de bureaux, banques,
églises, écoles, etc.

Nettoyage des maisons privées à l'occasion
de déménagements

Lavage des vitres et façades en abon-
nement et pour une seule fois

Téléphone 12.59.88

20, rue du Béguinage



SWAN

RÉPUTATION

SWAN est réputé le porte-plume impeccable. Conception... Qualité... Usage...
SWAN LEVERLESS - remplissage ultrarapide.. Nouveau SWAN VISOFIL 340 - capacité d'encre record, réservoir transparent... Et quelle variété de riches coloris.

CHEZ TOUS LES DÉTAILLANTS

SWAN
VISOFIL 340
Frs
275
Autres
modèles
Swan à partir
de Frs 100 -

GROS : MABIE TODD & Co., LTD (BELGIUM), Sté Ame 8-10, RUE NEUVE, BRUXELLES

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s *Prince-Baudouin* (1934) et *Prins-Albert* (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ
NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

Le rubriciste au paradis

L'abbé René Parvaux, curé de Grandleu, était sur son lit de mort. Fort âgé et atteint de plusieurs maladies incurables, il savait qu'il n'en réchapperait pas et se préparait avec confiance à paraître devant Dieu. A son directeur spirituel qui lui demandait s'il n'avait pas d'inquiétudes :

« Non, répondait-il, j'ai toujours cru à l'Évangile; j'ai beaucoup prêché sur la miséricorde divine et c'est le moment de m'appliquer ce que mes confrères disaient être mon meilleur sermon. Pour mes péchés, n'en parlons pas, ils sont pardonnés puisque je les ai confessés et que j'ai accompli la pénitence imposée. Sans compter les aumônes et les services rendus, j'ai aussi gagné pas mal d'indulgences, tant plénières que partielles. Si malgré cela Dieu insiste, je lui réciterai la parabole de l'Enfant prodigue, et ce n'est pas Lui qui démentira Jésus, car le Père et le Fils sont solidaires dans le gouvernement du monde. Ma vie? Elle a été celle de presque tous les curés de campagne. Entré jeune au séminaire, j'ai accepté sans regret les sacrifices de notre vocation et n'ai point cherché à m'offrir ensuite les compensations de la gourmandise ou de l'ambition. Il est vrai que je ne serais tout de même arrivé à rien et que j'ai toujours eu un estomac détestable. Pourquoi redouterais-je de me présenter devant le Père éternel? Sa bonté est infinie. Elle dépasse donc celle de tous les hommes et en particulier celle de Monseigneur notre évêque. Or, celui-ci s'est toujours montré raisonnable et paternel à mon égard, quand de méchantes dévotes s'alliaient plaindre de moi. Si, comme on le dit, le diable joue là-haut les accusateurs publics, j'ai l'assurance que Dieu le renverra quinaud et que je m'en tirerai aussi facilement qu'à l'évêché. »

Par ce discours le lecteur jugera que le curé Parvaux avait gardé toute sa connaissance. A la vérité, ce n'était pas un grand esprit, si pour l'être il faut pouvoir inventer des idées neuves ou seulement comprendre toutes les vieilles idées d'autrui. Il adorait les formules claires du droit canon, embrassait les opinions les plus traditionnelles, prenant tout au pied de la lettre et ne doutant jamais de rien. Ce n'était qu'au chapitre des rubriques qu'il montrait une certaine originalité. Non pas qu'il y apportât des vues hardies et réformatrices, mais il les comprenait du premier coup, les connaissait au bout des doigts et les observait en perfection. Il regrettait même qu'il n'y en eût pas un peu plus et que certains gestes liturgiques fussent laissés à l'interprétation du célébrant. « Cela ne peut que favoriser le libre examen et nuire à l'obéissance de jugement », disait-il en soupirant. S'il n'eût tenu qu'à lui, la Congrégation des Rites eût décrété combien de grains d'encens devaient être mis dans l'encensoir, combien de gouttes d'eau dans le bénitier, combien de bouquets devant l'autel de la sainte Vierge au mois de Marie, et non seulement le nombre de bouquets, mais le nombre de fleurs par bouquet et le nombre de pétales en papier par rose artificielle. Il édifiait d'ailleurs ses paroissiens et c'était toujours lui qui faisait fonction de maître des cérémonies dans les solennités religieuses du voisinage.

Par acquit de conscience, son directeur spirituel lui recommanda de n'être pas trop présomptueux et l'avertit que, sans doute, il ne passerait pas la semaine. Il le chargea de ses commissions pour quelques saints du paradis, lui demanda de l'éclaircir sur un point de la messe des présanctifiés afin de lui

faire un dernier plaisir, puis il l'embrassa fraternellement et partit en lui donnant rendez-vous au Ciel.

L'abbé Parvaux employa ses derniers jours à repousser les tentations de présomption et à relire certains chapitres du cérémonial dans la plus récente édition.

« Je puis m'en aller quand Dieu voudra, disait-il à sa sœur éplorée, je saurai me conduire convenablement là-haut, car j'ai tout prévu. »

Il indiqua minutieusement la façon dont il voulait être vêtu dans son cercueil et mourut, le surlendemain, après avoir fait le plus beau signe de croix de toute sa carrière.

Nous passerons sur les formalités de son jugement particulier et sur les quelques saisons qu'il vécut ensuite au purgatoire, pour dire comme il se comporta dans les premiers temps qu'il fut au paradis.

On sait que le cérémonial ecclésiastique possède toute une gamme de rubriques pour régler l'attitude du prêtre au cours des fonctions liturgiques. Les marques de respect sont naturellement proportionnées au rang que tiennent les élus dans la hiérarchie céleste. Rencontre-t-il, par exemple, dans une oraison, le nom du patron de son église? Le célébrant abaisse un peu la tête. Il l'incline davantage s'il s'agit de la sainte Vierge. Passe-t-il devant la croix? Il fléchit un genou; mais il se prosterne à deux genoux si le Saint-Sacrement est exposé.

Dès son entrée au Ciel, il apparut tout de suite que l'abbé Parvaux ne serait pas pris sans vert et qu'on ne pourrait lui en remontrer sous le rapport de la politesse.

Au commun des élus, aux anges, vicaires, curés, prélats, religieux et fidèles non canonisés des deux sexes, il se contentait d'adresser un petit signe de la main, sans ôter son chapeau. En l'honneur des martyrs, des confesseurs pontifes et non pontifes, des vierges et des veuves du martyrologe, il se découvrait au contraire et faisait une légère inclination de tête. Elle était plus profonde s'il s'agissait d'un docteur de l'Église comme saint Pierre Canisius, d'un fondateur d'ordre comme saint François d'Assise, d'une réformatrice comme sainte Thérèse ou de quelque apôtre isolé. Je dis bien : isolé. Car, quand l'apôtre était avec tout le collège apostolique, l'abbé Parvaux saluait plus profondément, engageant un peu les épaules dans son salut. Cette même inclination profonde il l'accordait aussi à saint René dont il portait le nom, à saint Hubert, patron des Ardennes, et, cela va sans dire, au glorieux saint Joseph. Avait-il le bonheur de rencontrer la Sainte Vierge, il se pliait en deux et faisait ce qu'il appelait une inclination du tronc. Ce n'était qu'à Notre-Seigneur et aux deux autres personnes divines qu'il réservait la genuflexion.

Or, certain dimanche, après les vêpres, il y avait foule dans l'allée centrale du paradis et l'abbé Parvaux y faisait les cent pas avec deux anciens curés de Grandleu. Tout à coup un remous se produit : c'est la Sainte-Trinité qui s'approche. Comme un seul homme, tous s'arrêtent et, tombant à deux genoux, s'inclinent sur son passage. Mais que se passe-t-il? L'abbé Parvaux, perplexe, reste d'abord debout. Il n'a d'ailleurs qu'un moment d'hésitation. Se ravisant aussitôt, il met ostensiblement un genou en terre, se relève et poursuit sa route, entraînant les anciens curés de Grandleu.

Nous ne dirons pas que le geste fit scandale, parce que rien ne scandalise au paradis, mais nous avouerons que les témoins de cette scène ouvrirent de grands yeux et se perdirent en conjectures charitables : « Comment cet édifiant Parvaux peut-il se singulariser de la sorte? disaient-ils. Serait-il repris de ses rhumatismes? Il n'y a pourtant plus ni maux ni peines ici!... Alors, aurait-il une dispense?... »

Quand ils furent revenus de leur surprise, ses compagnons

L'attirèrent à l'écart et lui demandèrent tout bas : « Pourquoi ne vous êtes-vous pas mis à deux genoux comme tout le monde? — A deux genoux, à deux genoux! s'écria l'abbé Parvaux d'un ton qui n'admettait pas de réplique; comme tout le monde! Et si tout le monde se trompe? A deux genoux!... Pourquoi me serais-je mis à deux genoux, puisque le Saint-Sacrement n'était pas exposé?... » Ses amis n'insistèrent pas.

Cependant, le samedi suivant, la *Semaine religieuse de l'Eglise triomphante* publiait une note ainsi conçue : « Un de nos correspondants nous signale qu'un léger incident s'est produit dimanche dernier, dans l'allée centrale, au cours de la promenade de l'après-midi. S'agit-il d'une tentative d'innovation ou d'une simple distraction? Le fait semble d'autant plus bizarre que son auteur est un de nos meilleurs liturgistes, dont les intentions, faut-il l'ajouter, sont hors de cause et la conduite en tout le reste absolument parfaite. De source autorisée, nous apprenons pourtant que l'innovation susdite, si innovation il y avait, n'aurait aucune chance de s'implanter au paradis. »

Dès qu'il tomba sur ces lignes, l'abbé Parvaux courut d'une traite aux bureaux de la *Semaine religieuse* et demanda à voir le rédacteur de l'article. Un ange se présenta avec qui l'ancien curé de Grandleu engagea une discussion liturgique des plus serrées. Elle se serait indéfiniment prolongée si l'ange n'eût assuré que rien ne paraissait dans sa revue qui ne fût approuvé en haut lieu; et lui montrant du doigt le bas de la dernière page :

— Voyez, dit-il, voilà l'imprimatur du Père céleste. Que vous faut-il de plus?

Alors l'abbé Parvaux se confondit en excuses, alléguant pour sa défense qu'il ne lisait jamais la dernière page des revues et journaux pour la raison qu'on n'y trouve à l'ordinaire que des annonces.

OMER ENGLEBERT.

En quelques lignes...

« Des Ombres sur le mur »

Du temps que l'art nouveau de la typographie parlait encore son étonnant langage aux premiers maîtres imprimeurs, quand les Aldes, les Estiennes, les Elzéviros, les Plantins choisissaient, pour le livre qui ferait leur orgueil, le caractère le plus idoine, l'humaniste était, fort souvent, à la fois l'auteur et le metteur en pages. Procurer une édition des tragiques grecs ou de Virgile, c'était veiller, du même coup, à l'excellence des leçons et à la présentation du texte. De nos jours encore, un Pierre Pascal, pour ne citer que lui, se révèle, avec la même ferveur, artisan du livre et poète inspiré.

Ce n'est pas aux lecteurs de cette *Revue* qu'il convient de dire les mérites d'une maison d'éditions — l'imprimerie Lesigne — où règne encore, sous la haute surveillance d'un technicien qui est l'honneur même de la profession, le culte des valeurs spirituelles et des choses de beauté.

Et voici que Maurice Lesigne, reprenant la tradition de ces humanistes dont nous évoquions le souvenir, confie à des presses singulièrement diligentes le soin de fixer, aux pages du volume, ce qu'il appelle « Des Ombres sur le mur ». La rencontre est jolie. Et ces ombres feront longtemps rêver.

Elles vous ont une grâce qui n'est jamais fade, des coquetteries qui se gardent de la fausse préciosité. Maurice Lesigne, à une époque où toute licence est accordée aux poètes de désir qui riment lâche et rythment mou, se plie aux disciplines de la strophe bien conduite et de l'alexandrin harmonieux. Il ne craint point le sonnet : les lois des deux quatrains et des deux tercets assemblés ne tuent, chez lui, ni l'inspiration, ni la pointe. Et c'est la première fois, peut-être, qu'un satiriste qui ne s'ignore guère pousse le jeu jusqu'à « sonnetiser », si l'on ose dire, Philinte, Oreste, Alcippe ou bien Ménalque.

S'il prend pour cibles nos *Précieuses ridicules*, Maurice Lesigne enrubanne ses banderilles. Mais la rosserie reste la même. Et l'art est pareillement délicat. Origane, au tabouret du bar, boit des cocktails :

*Et, moderne Locuste, elle ignore son cas,
Car du cocktail subtil au poison délicat
Elle espère, ce soir former son auréole,*

*Changer en luths d'amour les pailles des boissons,
Nos rêves trop bourgeois en oiseaux du Japon,
Nos trois derniers cheveux en la harpe d'Eole!*

Suite au précédent

Mais le talent de Maurice Lesigne est souple. Soit qu'un sonnet comme « L'Esclave grecque » fasse penser à Hérédia, soit que le paysage de « Bellagio » évoque Albert Samain, soit que les marquis poudrées de « Menus plaisirs » s'accordent, dans notre imagination, aux petits maîtres des *Fêtes galantes*. Et voici deux ballades, dont la seconde (« La Ballade des larmes vaines ») — surtout — a de l'accent.

Il faut signaler, aussi, cette « comédie cérébrale » que le poète a voulu intituler *La Femme et l'Oiseau*. Cela se passe dans les jardins de Tout-ank-Hamon. Et ce n'est rien qu'un divertissement subtil sur des thèmes qui vont du culte des idoles au péril du baiser. On citera, sans doute, à propos de ces vers à tarabiscots (l'épithète n'est nullement péjorative), l'Edmond Rostand des pirouettes et concetti. Il y a, certes, dans ces dialogues entre oiseau Béryl et la Grecque Phaé, des airs de bravoure sur l'épulette. Cet oiseau,

Splendide comme un paon, gracieux comme un cygne,

est fort bien roucoulant. Quant à Phaé, elle ferait quinaudes les belles courtisanes de ces banquets dressés par l'érudition un tantet induscrète d'un Anatole France ou d'un Pierre Quillard.

Ce qui nous séduit davantage, c'est l'élégante désinvolture d'un exercice de virtuosité qui porte Maurice Lesigne à risquer de nouvelles variations sur le motif du baiser de Roxane au balcon, Cyrano, s'il fait montre de plus de rouerie verbale, n'a pas de ces résonances tour à tour pudiques, émues ou graves :

*... Mais entre deux baisers d'esprits fins et rivaux
Pour que l'âme murmure il reste un peu d'espace.*

Imprimé sur vergé anglais, ce volume de vers, d'une typographie la plus distinguée du monde, s'orne de culs-de-lampe d'un goût parfait et d'une pointe sèche, en noir et sanguine, de P.-Emile Bécot. Il fait honneur aux probes artisans qui lui donnèrent tous leurs soins. Il fait honneur au poète délicat et spirituel dont la verve se plut à suivre les jeux mouvants « des ombres sur le mur ».

Le cinquantenaire de Labiche

Passera-t-il inaperçu? On le redoute un peu. Labiche est descendu d'un cran. Après qu'il eut fait les délices de la bourgeoisie qui hante, à jour fixe, les salles de spectacle, le voici devenu un auteur pour patronages ou pour compagnies d'amateurs sans talent.

Il mérite mieux. Si certains vaudevilles ont vieilli, si l'une ou l'autre comédie relève plutôt de la farce, il n'en est pas moins vrai que l'auteur du *Voyage de Monsieur Perrichon* avait le sens du comique et le don de camper un personnage en quelques traits sommaires et justes.

Personne n'a dit plus exactement, plus fortement que Labiche la vanité bourgeoise, les mesquineries, du tape-à-l'œil et de la convention sociale. Ses types sont à peine caricaturaux. Ils ont survécu — ce qui est rare — à l'époque de leur créateur. Comme les héros de Molière. Parce qu'il y a, en Labiche, un classique qui ne sommeille pas toujours.

Même dans le registre du gros rire, Labiche sait, à l'occasion, se montrer supérieur à ses contemporains, voire à ceux qui ont tenté, après lui, de déclencher le mécanisme du comique. Une pièce comme *La Cagnotte* est d'un effet sûr.

Ce que nous pardonnons moins facilement, c'est, dans maint vaudeville, les couplets absolument idiots que des personnages bien en voix sont chargés de pousser à la fin d'une scène ou de l'acte. Nous avons peine à croire que le public ait réagi à ces inepties. Il est vrai que, de tout temps, la chanson a été comme le dépotoir où déverser les pires insanités. Il suffit, pour s'en rendre compte, de tourner le bouton de l'appareil de T. S. F.

La presse en Angleterre

S'il faut en croire les dernières statistiques, la presse anglaise connaît, à l'heure actuelle, une réelle prospérité. Mais c'est surtout dans le domaine de la presse périodique que les éditeurs de Grande-Bretagne peuvent se flatter d'obtenir des tirages-records.

Le *Radio-Times*, une revue radiophonique hebdomadaire, peut garantir à ses « annonceurs » une diffusion minimum de 2.800.000 exemplaires. A l'occasion des fêtes de Christmas il avait préparé un luxueux numéro spécial, qui s'est vendu à concurrence de plus de trois millions.

Les hebdomadaires féminins illustres jouissent, eux aussi, d'une vogue extraordinaire. Ils sont, cependant, fort nombreux à se disputer les suffrages des lectrices; et leurs couvertures hariolées font, à la montre du libraire, le plus amusant des jardins anglais. Le *Woman's Weekly* tient probablement la corde. Son tirage moyen, pour l'année dernière, dépasse les 630.000 numéros. On conçoit que l'administration d'une aussi brillante « affaire » soit en mesure de recruter les collaborateurs à prix d'or.

Un nouveau magazine a vu le jour dans le courant de 1937. On l'a baptisé *Lilliput*, à cause de son format extrêmement réduit. En effet, *Lilliput*, peut se fourrer en poche. Ce qui ne l'empêche pas d'être somptueusement présenté. Le succès a été très vif. Après six mois d'existence, ce magazine nain accuse un tirage de 512.115 exemplaires. Ce n'est pas mal...

Fin d'hiver

Je sais bien que les échos météorologiques sont, de tous, les plus imprudents. Je sais bien qu'il m'est arrivé d'écrire, par la canicule, vingt-cinq lignes qu'il eût fallu lire au tison. Je sais qu'en notre pays plus que sous tout autre quartier de la calotte des cieux le baromètre est soumis à des sautes d'humeur plus

déconcertantes que les caprices d'une jolie femme. Mais le moyen de ne point céder au sourire engageant du soleil, quand le ciel est, par-dessus le toit (tout comme dans Verlaine), si bleu, si calme?...

Je cède. Je me dis que les jours allongent et que la nuit est plus lente à venir. Je cède. Je suis reconnaissant à ces rayons, déjà moins obliques, qui vont fondre la neige des stations tyroliennes et désespérer les amateurs de ski. L'hiver, que les prophètes de malheur annonçaient rude (comme tous les ans, d'ailleurs), a tout juste fait le strict nécessaire pour demeurer conforme à l'image que s'en créent les fabricants de « Christmas Cards ». Nous avons connu le capuchon de neige sur la chaumière, les menaces d'inondation, l'onglée et le brasero en plein vent. C'est fini. Les petits oiseaux peuvent aiguïser leur bec et préparer de nouveaux solfèges (comme chez Gautier). Les étudiants, qui découpent à leur façon la sacro-sainte année académique, parlent du « second semestre » imminent.

Le second semestre, c'est le signal de la « bloqué ». Et la bloqué prélude aux soleils de juillet, aussi sûrement que la flemme est annonciatrice de la « buse ». L'hiver est fini, vous dis-je. Il y aura encore des gripes, des clients pour les marchands de pâtes pectorales et pour le bougnat qui met à la poêle ses marrons chauds. Mais les modistes sortent leurs premiers chapeaux de paille; et les gardiens de fourrures renouvellent leur stock de naphthaline.

Dans les serres du Paradis, un ange qui porte moustaches grises, sabots et sécateur vérifie la teinte des crocus. Les crocus : quel frais sujet d'écho, dès qu'ils fleuriront la plate-bande du jardin!

Conférences Cardinal Mercier

GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

19^e année

ET

Grandes Conférences Littéraires11^e année

La prochaine conférence sera faite **mardi 1^{er} février**, à 5 heures (Salle Patria), par

M^{lle} ELLA
MAILLART

exploratrice

SUJET :

**EN CARAVANE
DE PÉKIN AUX INDES**

Avec projections et film.



Des cartes (10 et 15 francs) pour cette séance, ainsi que des abonnements (15 et 20 francs) valables pour cette conférence et celle qui sera faite le mardi suivant, 8 février, par M. Bertrand FLORNOY, sur : **Le Pays des Indiens réducteurs**

de têtes, sont en vente à la Maison F. Lauweryns, 20, Treurenberg, et à la Nation Belge, 50, place de Brouckère.

Les entretiens de Budapest

Les événements des dernières années nous ont un peu sevrés de congrès internationaux à grand personnel. Les résultats ont été généralement en proportion inverse de l'apparat déployé, de l'appareil bureaucratique mis en branle et des apparitions solennelles de nombreux hommes d'Etat. Les réunions en petit comité, les pourparlers de deux ou trois chefs responsables ont souvent été bien plus fructueux. La conférence de Budapest tient le milieu entre ces deux extrêmes; elle n'a groupé que cinq interlocuteurs principaux, qui représentaient trois pays; elle a été entourée de tout le faste dont la proverbiale hospitalité des Magyars sait gratifier les visites de chaque hôte de distinction.

Est-ce à dire que le résultat des négociations se trouve, lui aussi, à mi-chemin entre la nullité et une importance capitale? Nous croyons, ni plus ni moins, que la politique extérieure autrichienne et hongroise sera déterminée, pour 1938, par la présente Conférence. Quant à l'Italie, il est moins certain qu'elle s'en tiendra à la leçon de ces conciliabules, mais ils lui fourniront de précieuses indications pour sa politique continentale.

Du 10 au 12 janvier, donc, le comte Galeazzo Ciano, MM. de Schuschnigg et Guido Schmidt, de Darányi et de Kánya se sont réunis à Budapest pour la seconde consultation périodique prévue par les protocoles de Rome. Les négociations ont marché d'un bon train et l'essentiel était réglé dès le mardi 11 au soir. Pareille rapidité dénonce soit un échec complet, soit une réussite fulgurante. Cette fois elle est de bon augure. Les ministres se sont rendu compte aussitôt du point de vue de leurs partenaires respectifs, l'on a éliminé les questions litigieuses et l'on s'est borné à traiter les points sur lesquels l'unanimité était facile à obtenir. Ainsi, en ajournant certaines solutions, on a évité des pertes de temps fâcheuses et on a pu clarifier toutes les questions essentielles des rapports italo-austro-hongrois.

L'Italie avait été forcée de négliger momentanément les choses danubiennes au profit des affaires d'Ethiopie et d'Espagne. A mesure que la pacification de l'Afrique orientale devient une question de police coloniale d'où les complications internationales se trouvent désormais exclues; à mesure que la guerre civile dans la péninsule ibérique traîne en longueur et accapare moins l'opinion, l'Italie peut et doit se tourner à nouveau vers le Centre et le Sud-Est de notre continent. Elle n'a d'ailleurs jamais cessé d'y veiller à ses intérêts; le voyage de M. Ciano à Belgrade, la visite de Victor-Emmanuel III à Budapest (avril et mai 1937) ont marqué cette présence constante de Rome dans le bassin danubien. L'année dernière a même apporté à M. Mussolini deux grands succès dans ces parages : le pacte d'amitié conclu avec la Yougoslavie et, tout à la fin de décembre, la venue au pouvoir de M. Goga en Roumanie.

Il est bon d'acquérir des amis nouveaux; mais s'ils ne sont pas les amis de vos amis anciens, ces derniers peuvent se fâcher et vouloir vous fausser compagnie. Afin de prévenir le danger, il fallait que le gouvernement fasciste sût ce que les Magyars pensaient du rapprochement italo-yougoslave et italo-roumain. N'allaient-ils pas se prendre de jalousie, et diriger leurs regards soit vers Berlin uniquement, soit vers Londres et Paris? Vaines craintes! La Hongrie n'a rien à gagner dans le camp démocratique; les invites qui lui sont faites depuis quelques jours par la presse du Front Populaire (par exemple l'« Œuvre » de l'incomparable M^{me} Tabouis) flattent l'amour-propre national; on est fier de pouvoir les montrer à l'ami italien; mais on sait fort bien qu'elles

ont uniquement pour origine le dépit causé par la « trahison » roumaine. MM. de Darányi et de Kánya ne demandent pas mieux que d'entrer en contact plus suivi avec la France et l'Angleterre; ils estiment cependant que ces deux puissances sont incapables d'assurer le triomphe des revendications magyars, car elles auraient alors définitivement contre elles la Petite-Entente. L'Italie, au contraire, est une alliée sûre et de vieille date, dont la tutelle est aussi moins encombrante que celle de l'Allemagne. Budapest n'a donc aucun motif de changer son attitude fondamentale, et le comte Ciano pourra apporter au Duce tous les apaisements requis. Mais la Hongrie a besoin de quelque liberté de mouvement dans la politique internationale; elle ne peut suivre l'Italie partout où celle-ci s'engage trop en avant pour défendre certaines conceptions. D'autre part, Budapest tient à être assurée que Rome soutiendra efficacement les désirs magyars vis-à-vis de Belgrade et de Bucarest. A ce prix, les Hongrois veulent bien se laisser « rapprocher » de leurs anciens ennemis par l'intermédiaire de l'Italie.

Les intérêts de l'Autriche concordent en grand avec ceux de sa voisine orientale, mais il y a quelques nuances. La Hongrie veut avoir son réarmement et un statut raisonnable pour les minorités magyars en Roumanie et Tchécoslovaquie. Mais l'Autriche ne réclame aucun avantage nouveau, si justifié soit-il; elle demande simplement le respect et le maintien de son indépendance. Elle a besoin, encore plus que sa partenaire, de la bienveillance de tous les pays environnants et des sympathies franco-britanniques. L'Italie est l'alliée la plus précieuse, car elle a seule qualité pour refréner, le cas échéant, des convoitises nazistes, et c'est pourquoi M. de Schuschnigg restera toujours fidèle, coûte que coûte, aux protocoles de Rome; la Yougoslavie pourrait être une adversaire dangereuse et pour cela même il importe de la savoir bien disposée; la Roumanie ne voisine pas avec l'Autriche, tandis que les bons rapports avec la Tchécoslovaquie sont d'un intérêt capital pour les dirigeants de la Ballplatz. La diplomatie autrichienne voudrait élargir les protocoles par l'adhésion en bloc de la Petite-Entente et au minimum par celle de la République Tchécoslovaque. La trilogie Vienne-Prague-Budapest, appelée à collaborer pour la pacification danubienne, aurait alors une position plus forte vis-à-vis de Rome, à l'intérieur de la nouvelle formation politique. L'Italie et le groupe des Etats successeurs, renforcé par la Pologne, seraient en mesure de canaliser le désir d'expansion allemand, toujours dans le cadre d'une vaste alliance dont le Reich ferait partie. Le bloc cohérent Allemagne-Italie-Etats baltes-Pologne-Autriche-Hongrie-Petite-Entente-pays balkaniques devrait à son tour entrer en rapports amicaux avec la triade Paris-Londres-Washington : la Russie resterait seule en dehors, et nous aurions la paix certaine pour les années à venir.

Ah! l'on sait voir grand à Vienne! Mais on ne perd pas pour autant la notion des humbles réalités du moment. Et celles-ci commandent aux dirigeants autrichiens de faire face à de nouvelles attaques souterraines du nazisme. Le revirement roumain a remis à l'ordre du jour la question juive; les agitateurs hitlériens ont beau jeu à exciter un peu partout en Europe centrale les passions antisémites qui sommeillent. De là à représenter les gouvernements, surtout celui d'Autriche, comme protecteurs, d'Israël, il n'y a qu'un pas. Les autorités sont alors obligées afin d'esquiver un plus grand mal, de faire des concessions à cet état d'esprit, et de prendre quelques mesures, bénignes, mais qui irritent certains milieux juifs particulièrement susceptibles. A notre avis, les mécontents feraient mieux de se taire, car les petite piqûres qu'ils reçoivent ne sont qu'un vaccin préventif destiné à éviter une épidémie...

Les menées allemandes ne sont pas seulement clandestines;

il y en a aussi de détournées, mais de très visibles. Ainsi, depuis les accords du 11 juillet 1936, la presse du Reich est tenue à des égards envers les officiels de Vienne; on se rattrape en déversant tout son venin par le canal des journaux de M. Henlein, qui paraissent en Tchécoslovaquie sous la protection des lois démocratiques de ce pays. Un exemple entre mille : M. de Schuschnigg accorde une interview au *Kurier Warszawski*; aussitôt la *Zeit* d'imprimer en gros caractères : « Nouvelle interview de Schuschnigg dans une feuille antiallemande. » Or tout l'entretien visait à dire des amabilités précisément aux Allemands des Sudètes, et à leur souhaiter du succès dans leurs négociations avec les Tchèques!

Elevons-nous à nouveau au-dessus de ces mesquineries, et revenons à Budapest. Le chancelier fédéral a dû faire entendre à M. Ciano que l'Autriche, exposée constamment aux accès de mauvaise foi allemande, devait elle aussi — sans infirmer son attachement à l'Italie — jouir de la liberté d'action que les Magyars réclament pour eux. Le représentant de la Troisième Rome est beaucoup trop fin diplomate pour ne pas remarquer que ces velléités austro-hongroises doivent recevoir satisfaction, dans l'intérêt supérieur de la cause. MM. Schuschnigg et Darányi ont été prêts de grand cœur à faire aux Italiens quelques concessions dues au prestige de l'Empire fasciste et ainsi, donnant donnant, on a monté une *piccola combinazione* qui satisfera tous les participants : on affirme une fois de plus la solidité des protocoles de Rome et la volonté de collaboration sincère des trois pays dans les grandes questions internationales; l'Autriche et la Hongrie reconnaîtront le gouvernement du général Franco. Autant pour faire plaisir à M. Mussolini. Par contre, aucun des deux petits alliés de Rome ne quittera la Ligue de Genève ni n'adhérera au pacte anticommuniste. Ainsi les Autrichiens et les Magyars évitent de se laisser embrigader officiellement dans un bloc idéologique, et ils gardent, pour la forme, une neutralité qui pourra rendre des services signalés à l'Europe si jamais vient le moment d'une réconciliation entre Berlin-Rome et Paris-Londres.

ROGER DE CRAON-POUSSY.

Une nouvelle « tragédie » d'auteur belge

« Sire Halewyn » par Michel de Ghelderode

Après quinze ans et vingt pièces, la plupart de nos compatriotes cultivés ne savent encore que penser de M. Michel de Ghelderode. La seule réputation que cet écrivain infatigable ait réussi à se faire dans son pays c'est, chez les uns, celle d'un génie confus et compliqué, dont il faut renoncer à découvrir jamais les obscurs desseins; chez les autres, celle d'une espèce de sous-Maeterlinck à peu près négligeable. C'est un fait, en tout cas, que l'auteur de *Christophe Colomb* n'a, de sa vie, remporté ce qu'on appelle un succès théâtral. Les seules de ses œuvres qui n'aient pas échoué plus ou moins devant le public sont celles que l'on a jouées en traduction. Or allez deviner ce qui a pu toucher le spectateur italien dans la *Mort de Faust*, ou le spectateur suédois dans *Barabbas*!... Il paraît que le « Vlaamsche Volkstoneel » a su faire applaudir par des salles flamandes, exclusivement

populaires, ces tragédies ténébreuses. On ne sait jamais, dans ce genre d'expérience, ce qu'il parvient au juste de l'idée du dramaturge à l'esprit de l'auditoire. Une chose certaine, c'est que les textes originaux de M. de Ghelderode ont laissé, jusqu'à présent, ses contemporains indécis.

Cela ne prouve rien, hâtons-nous de le dire, ni pour ni contre l'art qui s'y manifeste. Ce ne serait pas la première fois qu'un grand poète du théâtre ne parvient pas à trouver audience de son vivant. L'histoire des *Comédies et Proverbes*, celle de *Chatterton*, et quelques autres en font foi. Cependant il faut reconnaître que, dans le domaine de l'art dramatique, ce genre de malentendus demeure assez rare. Il est probable que celui dont pâtit notre concitoyen s'explique moins par les défaillances du goût commun ou par l'aveuglement des « bons juges » que par certaines faiblesses ou inaptitudes qui empêchent régulièrement le message ghelderodien d'atteindre la sensibilité du public contemporain. Il suffit d'analyser ce message pour se rendre compte de deux faits jusqu'à présent non démentis : 1° aucune des pièces dues à l'auteur d'*Escorial* n'est véritablement composée. Le processus théâtral s'y présente sous l'aspect d'une juxtaposition de tableaux quasi indépendants les uns des autres. L'action dramatique ne s'y noue pas; 2° il y a une disproportion constante entre l'inspiration de ces pièces et leur puissance d'expression.

* * *

Lorsqu'on situe le plan de la scène dans un monde intellectuel et spirituel extrêmement noble, extrêmement riche, il faudrait être capable d'insuffler aux personnages une vitalité proportionnée, et de faire en sorte que, par exemple, la poésie jaillisse en eux comme une fontaine. Il s'en faut, malheureusement, que les héros de Michel de Ghelderode tiennent le langage idoine à la splendeur du décor moral dans lequel ils évoluent volontiers.

Défaut contraire à celui dont peut se plaindre souvent le spectateur de M. Crommelynck. Les créatures de celui-ci ont presque toujours l'air de tenir des propos fort au-dessus de leur dignité philosophique ou littéraire. Bruno, qui n'est qu'un Sganarelle mégalomane et stylisé, donne dans la cosmogonie; la terrestre Carine s'exprime plus angéliquement que l'interlocutrice du Dante; Pierre-Auguste, Harpagon revu par Rabelais, trouve plus d'images pour dire qu'il a mal au ventre que José-Maria de Hérédia pour évoquer la magnificence des Antilles. Tandis que les protagonistes de *Pantagleize* ou de *Barabbas* enflent en vain la voix quand la situation le comporte. Leur éloquence demeure infirme et chétive. Ou bien ils s'en tirent par des discours ampoulés. D'autre part, les aventures auxquelles ils sont mêlés peuvent émouvoir, surprendre ou divertir; c'est à la façon d'une spectacle naturel, dont l'intérêt s'épuise et se renouvelle continuellement sans s'organiser comme il sied. Du point de vue esthétique, ces ouvrages rappellent l'esprit de la fresque; du point de vue biologique — si l'on peut dire — ils font penser au cancer.

Pourtant, on ne peut nier qu'une imagination merveilleuse, qu'une personnalité originale se déploient à l'occasion de ces manifestations si imparfaites, de haute théâtralité. A de certains moments, le génie de Ghelderode s'exteriorise par de tels actes, de tels cris, qu'on se demande si les plus grands magiciens de la scène en ont trouvé de plus bouleversants.

Dans *Sire Halewyn*, qu'on vient de représenter à Bruxelles, certaine apparition presque fantomatique d'une femme galopant dans la nuit et l'orage, à la recherche du plus séduisant des vampires, touche au sommet de l'émotion tragique. De même le coup de théâtre qui achève le dialogue des hommes d'armes

abandonnés par le seigneurial possédé. De même le récit final, admirable morceau de poésie narrative, seulement gâté par un geste renouvelé d'Oscar Wilde. Le sanglot de Purlmelande : « Halewyn! », suffisait.

* * *

Une fois de plus, cette « tragédie en quatorze tableaux » étale les mérites et les limites d'un dramaturge beaucoup plus préoccupé de noblesse que de solidité, de profondeur que de vie. L'exposition de *Sire Halewyn* annonçait un chef-d'œuvre; le dénouement est digne de Calderon ou de Schiller. Mais il n'y a pas de nœud, par conséquent pas de pièce. La vierge et le profanateur partent l'un vers l'autre, dans un extraordinaire mouvement de férocité ou d'adoration réciproques. Puis on aperçoit, comme au cœur d'une tempête assourdissante et aveuglante, quelques-unes des visions qui enveloppent cette marche à l'assassinat. Enfin tout le monde se réunit pour apprendre que la rencontre a eu lieu, pour en considérer les conséquences. Il serait difficile, malgré les beautés de cette conclusion, d'admettre une construction aussi mal équilibrée, dont toute l'économie consiste à récapituler en quelques répliques une action dont on n'a pu jusqu'alors exposer que les causes et les prodromes.

Cet inconvénient se trouvait encore aggravé, à la représentation, par une mise en scène comportant d'interminables entr'actes. Aucune composition d'atmosphère ne saurait résister à cette sorte de mésaventure. Telle courte scène sur les remparts, faite pour apporter deux ou trois nuances, en faisait perdre au moins dix à cause du temps qu'il fallait pour planter et pour déplanter le décor où elle se déroulait. Décor cependant magnifique, de lignes, d'expressivité, de sobriété, comme tous ceux qui furent conçus pour la circonstance, par M. Moriss de Vuyst. Peut-être la musique, excellente, de M. Maurice Schoemaker aurait-elle gagné à se tenir dans une note plus sombre, plus mystérieuse. La mise en scène était de M. Marcel Jozs, qui jouait aussi le rôle principal, à la tête d'une troupe de comédiens professionnels aussi enthousiastes, et beaucoup plus efficaces, que des amateurs.

La pièce a été fort bien accueillie. Mais il semble bien qu'après cette nouvelle expérience, la question Ghelderode reste entière. L'auteur de *Sire Halewyn* demeure un étonnant visionnaire, un grand inventeur de formes, sans doute le plus puissant assembleur de matériaux dramatiques de notre temps. Rien de plus, hélas! tant qu'il n'aura pas réussi à discipliner son art et à organiser son esprit.

ROBERT POULET.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- | | |
|---|-----------|
| I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg | 17 belgas |
| II. — Pour le Congo belge | 25 belgas |
| III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Lettonie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Ethiopie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Charl, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique et Equateur | 28 belgas |
| IV. — Pour tous les autres pays | 28 belgas |

Une révolution en stratégie maritime?

La question de savoir si les flottes de ligne ont conservé la domination sur les mers — le problème des Océans est quelque peu différent à cet égard — gagne aujourd'hui une importance capitale. De plus, étant donnée la situation qui s'est créée actuellement dans la Méditerranée, cette question est importante non pas seulement au point de vue stratégique, mais aussi au point de vue de la politique internationale générale des puissances européennes.

Il était reconnu, il y a quelques années à peine, que rien ne pouvait menacer la flotte britannique de haute mer. Il était considéré que cette flotte était bien préparée à la défense de la métropole et des communications de l'océan Indien, c'est-à-dire de la voie de Gibraltar et de Suez. Mais le récent différend entre le Royaume-Uni et l'Italie — un différend qui a failli se transformer en un conflit armé de ces deux puissances — a bien démontré qu'il n'en était rien et que les progrès des flottes sous-marines et aériennes ont métamorphosé la situation stratégique : le système des communications maritimes britanniques semble aujourd'hui compromis.

L'opinion a prévalu, dans certains milieux intéressés, que la voie méditerranéenne, cette principale artère de l'Empire britannique ayant pour centre l'île de Malte, n'offrait plus de sécurité et que généralement la dislocation des principales forces de la marine anglaise, ainsi que le système de ses bases, devaient être revus et corrigés. On s'était demandé s'il n'était pas plus avantageux de revenir au vieil itinéraire du Cap.

Ainsi surgit le problème de la création d'un nouveau centre stratégique, par exemple, le triangle formé par l'île de Sainte-Hélène, les Açores et l'île de la Trinité. En même temps fut conçu le projet de concentration de la principale masse de la flotte britannique dans les eaux de l'Atlantique offrant plus de sécurité contre les attaques des avions, notamment quelque part près des côtes du sud-ouest de l'Afrique, par exemple dans les parages de Sierra-Leone. Il s'ensuivrait que l'Amirauté britannique, en créant aujourd'hui une flotte très puissante, est en même temps préoccupée par l'idée de la mettre à l'abri de toute atteinte. Et ceci semble confirmer indirectement la thèse d'un nouvel ouvrage de l'amiral Kononoff.

L'auteur, hautement apprécié en Angleterre, tend à démontrer que les sous-marins et l'aviation ont arraché aujourd'hui aux flottes de ligne la domination des mers. Nous nous proposons d'exposer dans ce qui suit l'essentiel de ses idées, ainsi que quelques-uns des faits qu'il relate, en complétant cet examen de quelques considérations fort instructives de M. Loukine, qui vient de consacrer au même problème une série d'articles parus dans les *Dernières Nouvelles*, journal russe publié à Paris.

* * *

Rappelons d'abord ce que nous avons dit dès le début : le problème actuel des Océans diffère de celui des mers, c'est-à-dire des bassins fermés de grandeur relativement limitée. Si la menace contre les communications océaniques de la Grande-Bretagne, notamment contre la voie du Cap, est encore à peine indiquée, les communications méditerranéennes se trouvent dès aujourd'hui sous le coup de cette menace.

Etant donnés les services rendus par les avions de reconnaissance, ainsi que les moyens actuels de liaison et la promptitude des communications, les bassins des mers sont devenus très limités, de sorte qu'aucune escadre ne saurait y pénétrer sans être immédiatement découverte. Dès lors, elle ne pourrait plus se dérober aux regards de l'adversaire et s'exposerait, d'emblée, aux attaques continuelles des sous-marins et de la flotte aérienne, qui ne cesseraient même pas pendant la nuit. Quant à la puissance et à l'efficacité de ces attaques, les récentes expériences américaines les ont bien démontrées.

On sait que le gouvernement des Etats-Unis ne s'était pas arrêté, en vue de ces expériences, devant le sacrifice de deux bâtiments de ligne. L'un de ces bâtiments, attaqué par une escadrille d'hydravions, a sombré presque immédiatement, bien qu'il ne fût pas touché par les projectiles. Ceux-ci ont éclaté en touchant l'eau (à 4, 10 et 20 m. du navire). Mais ceci a suffi pour faire couler un cuirassé immense.

Non moins effectives sont les attaques des torpilleurs aériens. Ils ont sur les torpilleurs marins cet avantage qu'il leur suffit de trois minutes pour commencer et faire aboutir une attaque, tandis que les torpilleurs marins ont besoin de douze minutes, c'est-à-dire d'un laps de temps largement suffisant pour les faire couler eux-mêmes. Par contre, il est bien difficile d'atteindre les torpilleurs aériens développant une vitesse de 150 nœuds. Et cette tâche devient absolument irréalisable lorsque les avions se rendent invisibles sur le fond d'une côte ou apparaissent du côté du soleil... En 1928 l'amiral Kononoff assista, dans ces conditions, à des manœuvres ayant pour but d'étudier la puissance des attaques des torpilleurs aériens. Toutes les attaques avaient pleinement réussi. Les avions ont eu le temps de lancer leurs projectiles avant d'être découverts.

Au cours des mêmes manœuvres, des expériences d'une attaque d'hydravions de bombardement ont été faites pendant la nuit. Il faisait beau temps et la nuit était claire. Les avions planaient à une hauteur de 1.500 mètres. L'amiral Kononoff se trouvait sur l'un de ces avions. Il distinguait parfaitement les contours du golfe où se tenait l'escadre attaquée; mais les navires, protégés par l'ombre de la côte, ne se laissaient apercevoir qu'indistinctement. Par contre, on a pu parfaitement les voir lorsque la même expérience a été faite en haute mer.

Quand les avions de bombardement s'étaient approchés de l'escadre, le golfe fut éclairé à l'aide de fusées (avec des parachutes-reflecteurs). Ainsi on a pu voir les navires comme si c'était le jour, mais en même temps leurs équipages étaient aveuglés par les fusées. Dans ces conditions, il est absolument impossible de se défendre d'une attaque d'avions. Des expériences l'ont confirmé.

En tout état de cause, une flotte de ligne s'expose à un très grand danger en pénétrant dans un bassin fermé, dans lequel l'adversaire disposerait d'une flotte sous-marine et de forces aériennes imposantes. D'autant que les mers européennes n'ont que très peu d'issues et que celles-ci sont étroites et très faciles à contrôler, étant donnée la puissance des flottes sous-marines et aériennes modernes... Même des attaques isolées de quelques bâtiments de ligne, dans le genre de celles que le *Gœben* et le *Breslau* avaient entreprises, pendant la Grande Guerre, dans la mer Noire et la Méditerranée, ne sont plus possibles aujourd'hui... Une heure suffirait à un avion de reconnaissance moderne pour explorer la mer Noire et renseigner les forces sous-marines et aériennes. Aujourd'hui un *Gœben* et même toute une escadre formée d'unités de la même force seraient très vite détruits. Telle est, du moins, l'opinion de notre auteur.

* * *

Certes, ses idées ne sont pas encore universellement adoptées, tant s'en faut. La controverse dure encore, voire elle bat son plein. Toujours est-il que le problème que l'amiral Kononoff a su poser avec une rare précision, c'est-à-dire celui de l'avenir des flottes de ligne et généralement de la domination des mers et des océans, se trouve actuellement à l'ordre du jour. En définitive, tout le monde est intéressé à la solution de ce problème et devrait être mis au courant des différents aspects sous lesquels il se présente.

La concurrence des différentes armes de guerre maritime, qui caractérise notre époque, renferme, si l'on veut, une certaine philosophie, ou plutôt le problème qui s'y rattache doit être placé, pour être éclairci, dans son cadre historique. Car la révolution annoncée et spécifiée dans l'œuvre de l'amiral Kononoff n'est pas la première que les méthodes de guerre maritime aient dû subir au cours des temps. Aussi nous nous proposons de passer brièvement en revue, dans une prochaine étude, les principales étapes de cette évolution et d'y chercher des indications qui nous permettraient de former un jugement sur ladite controverse. Nous donnerons en même temps une brève analyse des arguments présentés par les deux parties.

Disons pour l'instant que quels que soient les résultats de cette analyse, l'opinion de notre auteur semble prévaloir aujourd'hui dans certains milieux intéressés. Au dire de l'amiral lord Nicolson, la flotte britannique ne risquerait plus de nos jours de faire une apparition, en temps de guerre, dans la mer du Nord ou dans la Méditerranée fourmillant de sous-marins. Si l'amiral Jellicoe avait rencontré dans la mer du Nord, en 1916, deux cents sous-marins allemands, c'est-à-dire si sa flotte de vingt dreadnoughts avait couru le risque de recevoir deux mille torpilles, certes, il n'en aurait resté que peu de chose. Et d'ailleurs les croiseurs sous-marins ne sont pas la seule arme que l'adversaire pourrait opposer aujourd'hui dans la mer du Nord à la flotte britannique.

En somme, l'amiral Kononoff arrive à la conclusion que la domination des mers n'appartient plus aux flottes de ligne. Elles occupent encore une situation dominante sur les Océans, mais ceci ne durera que jusqu'au moment où les flottes sous-marines et aériennes réussiront à s'emparer également des espaces océaniques.

ALEXANDRE SOLTYKOFF.

Propos sur la philatélie

Faut-il dire « philatélie » ou « philotélie », comme le veulent les puristes hellènes? Ou « timbrologie », comme s'exprimaient nos grands-pères, peu soucieux du barbarisme qu'ils commettaient en accouplant un mot français et un suffixe grec? Ou, très prosaïquement, « collection de timbres »?

Il y a de tout cela dans la chose : collection — donc passe-temps, amusement; « logie » — donc science, méthode; « philo », donc amour. Il y a encore le côté financier, la valeur commerciale, que trop de profanes inclinent à considérer comme l'élément principal de la philatélie. Erreur profonde : la part du lion, c'est le cœur qui la détient. Si les petites images multicolores n'inspiraient une véritable passion à leur propriétaire, chercherait-il à en acquérir sans cesse d'autres? Dépenserait-il de l'argent pour enrichir son album? La valeur matérielle des timbres-poste n'est qu'un succédané de leur valeur affective; elle n'en est pas moins très

réelle, et elle grandit de jour en jour. Car chaque fois que le soleil se lève sur notre planète, il éclaire de nouveaux adeptes, gagnés depuis la veille au culte des vignettes postales.

De moins en moins, la philatélie demeure le fait de quelques chapelles, ou sociétés secrètes, célébrant leurs rites à l'insu du grand public. Elle est déjà un vaste mouvement populaire, englobant des millions — dix, ou vingt, ou encore plus — de collectionneurs, répartis sur le monde entier. Dans nos villes, il n'y a presque plus personne qui ne possède, parmi ses parents ou amis, quelque philatéliste modeste ou sérieux. Le collectionneur passe longtemps pour « timbré », on se moque de lui dans son entourage, jusqu'au jour où la contagion a gagné un, puis deux, puis plusieurs familiers du maniaque. Mais la philatélie n'est pas seulement comparable à une secte ou à une maladie, elle est aussi comme une bouteille de Leyde. Le nombre de gens épris de timbres croît constamment; ce qui fait monter les prix. A mesure que le public se rend compte de la hausse, il s'intéresse à ces vignettes, et il en achète, en guise de placement d'abord, parce qu'il y prend goût ensuite. La loi de l'offre et de la demande intervient, une nouvelle hausse se produit; il n'y a pas de raison pour que cela s'arrête. Au contraire, le timbre se prépare à conquérir définitivement sa place de « titre au porteur », avec bourses régulières et cours quotidiens. Nous ne sommes plus éloignés de ce point d'aboutissement; quand il sera atteint, la philatélie revendiquera sa place stable dans la vie économique nationale et internationale, exactement du même droit que le commerce des pierres précieuses ou que les bourses de valeurs.

Pourquoi et à quelles fins collectionne-t-on des timbres? Nous l'affirmons avec force, les motifs financiers ne constituent ni le but d'origine, ni la cause première de cette activité. L'expérience a démontré que les simples spéculateurs, qui achètent pour revendre plus tard avec profit, ne restent pas longtemps de la partie. Ou bien ils contractent eux aussi l'amour de leur marchandise, tel le négrier qui tomba amoureux de ses esclaves, et ils deviennent de véritables timbrophiles, ou bien ils délaissent les timbres, après bénéfice. Mais ceux-là sont bien plus nombreux que ceux-ci, car nos petits carrés de papier ne lâchent pas si facilement les imprudents qui se sont approchés d'eux.

D'aucuns, et ce sont les pédagogues, voient dans la collection de timbres un délassement instructif, donc utile; en regardant les milliers de vignettes émises par tous les pays du globe, on apprend à connaître la géographie, la faune et la flore, l'histoire, les beaux sites et les monuments artistiques de maintes contrées. Les moralistes louent la philatélie parce qu'elle donne à la jeunesse (et aux adultes non moins) le goût de l'ordre et de la propreté. Les psychologues y voient un stimulant précieux pour éveiller l'ambition et ils y découvrent l'obsession du vouloir « être complet ». Les poètes trouvent dans le royaume des timbres une échappatoire à leurs rêves : à contempler tous ces paysages lointains, fixés sur de minuscules images, on peut faire mentalement les plus beaux voyages, sans quitter sa chaise ou son fauteuil. Et si la Nouvelle-Zélande ne vous dit plus rien, tournez quelques pages dans votre album et vous voilà transporté, dans l'espace d'une seconde, en Mongolie, en Pologne, au Cap de Bonne-Espérance ou en Equateur.

Toutes ces explications plus ou moins logiques ne vont pas au fond des choses; elles sont vraies, mais elles se ramènent à une cause primordiale ensevelie sous la couche épaisse de notre subconscient. La philatélie satisfait, d'une façon parfaitement innocente et légitime, nos instincts de puissance, notre nostalgie de l'aventure et notre goût de la recherche; bref, elle sert cet instinct de possession du monde qui, selon M. Georges Duhamel, est à l'origine de tout effort humain.

Devant nos timbres réunis nous nous sentons les maîtres

d'un petit univers : et quelle fierté quand nous avons pu plier à notre joug (si l'on peut dire) un nouvel exemplaire rare, ou simplement convoité pour telle et telle autre raison effective! Quelle joie quand nous avons enfin déniché, dans une vieille boutique ou dans le stock d'un échangiste de nos amis, un timbre auquel nous « courions après » en vain depuis des années! Quel sentiment de légitime orgueil quand nous pouvons montrer notre collection à un « confrère » moins diligent ou moins habile que nous! Pourtant le vrai philatéliste ne connaît pas l'envie; il est heureux de ce qu'il a et il minimise ce qui est hors de son atteinte; ou, s'il ne minimise pas, il l'admire chez autrui sans arrière-pensée. En tout cas, il méprise ce qui n'est dû qu'à la richesse; n'importe qui peut aller chez le marchand et acheter les pièces les plus coûteuses, si ses moyens le lui permettent. Mais seul le collectionneur averti sait profiter des occasions, acheter avec discernement les timbres qu'on lui offre sur le marché, trouver ce qui est introuvable, et mettre en valeur par son propre travail les pièces de sa collection.

Le commun des mortels groupe sous le nom de « philatélistes » tous ceux qui ramassent et gardent des timbres-poste; mais il y a mille et mille façons d'être collectionneur et il est une différence énorme entre le petit débutant et le grand spécialiste. A chaque degré de l'échelle qui sépare l'écolier détenteur heureux de « cent timbres différents », du général en retraite, du prince ou du financier dont les collections obtiennent des médailles d'or aux Expositions internationales, à chaque degré de cette échelle vous rencontrerez les types les plus variés de timbrophiles.

Un beau jour on reçoit une lettre d'un pays exotique où l'on découvre, au cours d'investigations faites au grenier, la correspondance d'un grand-oncle serrée au fond d'un coffre. Ou bien on a l'idée de contempler le dessin des timbres courants de chez soi, et on le trouve joli; dernière hypothèse enfin, un camarade de collège ou un cousin vous montre sa collection. Désormais, le désir naît en vous de ne plus jeter sans y faire attention les enveloppes de votre courrier ou de celui de vos parents. Vous arrachez l'affranchissement (et, comme vous ne savez pas encore vous y prendre, vous l'endommagez plus d'une fois) et vous enfermez dans votre tiroir le résultat de votre activité. Vous êtes devenu philatéliste.

* * *

Si l'on veut sérieusement agrandir par la quantité et par la qualité une collection déjà nombreuse, il y a quatre moyens, efficaces selon le cas : s'approvisionner chez « son » marchand, qui aidera volontiers de ses conseils le client fidèle; appartenir à une société philatélique, où des échanges vraiment intéressants ont lieu entre les membres; fréquenter les ventes aux enchères publiques qui s'organisent dans toutes les grandes villes; enfin, lire les annonces des journaux timbrologiques et profiter des offres avantageuses qui s'y présentent. Le reste — fureter dans les armoires, battre la campagne pour fouiller les archives des curés de village ou les bahuts des paysans — relève, presque sans exception, du roman; les découvertes inopinées de timbres rares anciens sont dues à un hasard extraordinaire.

Les timbres que le collectionneur vient de se procurer, il ne les colle pas tels quels dans son album. S'ils adhèrent encore à l'enveloppe, il faut leur faire prendre un bain, de préférence dans de l'eau chaude, qui les délivre de tout accessoire indésirable. On ne conserve sur lettre ou sur fragment que les aérogrammes (ou plis transportés par avion) — et des pièces anciennes très rares, enfin des timbres munis d'un cachet spécial ou peu fréquent. Le timbre normal une fois lavé sera mis à sécher entre deux feuilles de buvard, puis fixé dans l'album au moyen d'une charnière, voire d'un petit bout de papier collant préparé

Encore meilleur et
toujours le meilleur



Améliorant sans cesse un produit que les « fines bouches » déclarent incomparable, les Usines du Superchocolat Jacques restent fidèles à la devise « Qualité d'abord ».

Cette application à toujours mieux faire explique le succès triomphal de l'exquise famille de gros bâtons de Superchocolat Jacques. Que ce soit le tendre « Jacqueline », le savoureux « Moka-Rhum », le très fin « Mokaline », le prestigieux « Fourré-Praliné », le célèbre « Noiseline », ou même le classique « Aristo », ou tout autre membre de cette nombreuse famille si délectable, vous les apprécierez davantage et les trouverez encore meilleurs.

La célèbre gamme des gros bâtons de Jacques pourrait constituer le critérium de l'art du chocolatier. Mais Jacques ne s'arrête pas en route, il garde la tête et s'en va vers de nouvelles conquêtes. Ses bâtons seront toujours les meilleurs.

Supérieurs par la qualité, ils sont aussi pour vous les plus avantageux. Le prix de 1 FRANC LE GROS BATON est une véritable occasion.

Si vous aimez les images, collectionnez les chromos instructifs « Jacques » ou les « Sports Illustrés » Jacques. De magnifiques albums vous le permettent. Mais avant tout, achetez le Superchocolat Jacques pour sa qualité incomparable.



100% BELGE DEPUIS
SA FONDATION
EN 1897



DEVROYE-FRÈRES

ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale », Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr,	796.000.000.00
RÉSERVE fr,	1.144.525.000.00

FONDS SOCIAL fr,	1.940.525.000.00
----------------------------	------------------

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron de Trannoy;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen,
le comte Patoul.
Henri Goffinet
Comte L. Cornet de Ways Ruart

Le Secrétaire,
M. Raoul Depas

à cet effet. Les exemplaires de grande valeur doivent être protégés en les glissant dans une petite pochette en papier transparent, sur fond de carton; c'est alors la pochette qui est collée dans l'album et le timbre reste vierge de toute charnière, ce qui importe pour les vignettes non oblitérées auxquelles on doit conserver leur gomme d'origine.

Les recueils rangent ensemble les timbres de chaque pays. Il s'agit donc de trouver la place d'une pièce donnée avant de l'intégrer dans l'album. Les différents Etats sont groupés, en général, dans leur ordre alphabétique, à l'intérieur des cinq parties du monde. Pour chacun d'eux l'ordre chronologique est de rigueur. Les timbres sont presque toujours émis en séries, que l'on ordonne donc d'après l'année de leur émission, tandis que la série elle-même débute par la valeur faciale la moins élevée et se termine par la plus haute valeur. On distingue en outre les vignettes par leur dessin, par leur couleur et par la forme de leurs marges : dentelée, percée ou non dentelée. Mais des distinctions plus délicates s'imposent quand on se fonde sur la qualité du papier, sur les variétés de la dentelure ou sur le filigrane : un dessin qui apparaît au verso, quand le timbre humide est appliqué à un fond sombre. On a besoin d'un œil très exercé pour ne pas se tromper, par exemple, en examinant les différents modes d'impression, typographie, lithographié, gravure, héliogravure et ainsi de suite, ou bien les fils de soie qui se trouvent dans la pâte du papier ou encore les « erreurs », qui confèrent à un timbre non conforme au type officiel une valeur commerciale souvent fort considérable. Un accent qui manque, un point déplacé, une lettre renversée dans une inscription, un caprice quelconque de la presse peuvent transformer un timbre de rien en une rareté universellement convoitée.

* * *

Deux exemples montreront jusqu'où peut aller la spécialisation, fruit d'une étude serrée des variations philatéliques : en décembre 1935 un collectionneur autrichien exposait à Vienne les résultats de ses recherches sur le timbre à 9 kreuzer de 1850. L'excellent homme avait partagé son timbre en quelque quatre cents minuscules carrés et étudié toutes les variations du dessin — décelées au microscope uniquement — dans chacun de ces petits carrés. Un immense panneau réunissait un millier d'exemplaires de la vignette en question, parfaitement semblables aux yeux du profane, mais néanmoins différents aux yeux de celui qui les avait assemblés... Il y a quelques mois un distingué général français obtenait une médaille d'or à l'Exposition de Paris pour son étude consacrée au « 20 centimes lauré de l'Empire », à ce timbre bleu qui servit à affranchir pendant dix ans la correspondance à l'intérieur de la France, sous Napoléon III. Par un labeur assidu de plusieurs années, cet officier a réussi à réunir absolument toutes les variétés possibles et imaginables de ce type, à reconstituer toutes les planches ayant servi aux tirages successifs, à déterminer la place de chaque exemplaire dans la feuille... que sais-je encore! Arrivée à cette hauteur, la philatélie revendique pour elle l'honneur d'être une science; et il existe une Académie de Philatélie à Paris, une Royal Philatelic Society à Londres, dont les membres sont parmi les collectionneurs ce que sont les Quarante de l'Académie française parmi les écrivains.

Les hautes compétences jouissent de la considération du monde philatélique, elles possèdent des collections enviées et elles jugent en dernière instance les questions disputées dont les plus palpables se rapportent à l'authenticité de tel ou tel timbre. Les non-initiés se font du problème des vignettes fausses une idée assez aventureuse. Ils soupçonnent des dangers là où il n'y en a guère et ils ne flaireraient pas le diable là où il vous guette

en son infernale personne. Disons-le d'emblée : la grande majorité des timbres n'a jamais été falsifiée. Le jeu ne vaudrait pas la chandelle? Puis, il y a faux et faux. Les uns ont été accomplis au détriment des Postes et ils sont généralement payés au quintuple des timbres authentiques, quand le timbre truqué a passé inaperçu en affranchissant une lettre régulièrement expédiée et arrivée à bonne fin. D'autres supercheries se dirigent contre les philatélistes. Le nombre et les méthodes des procédés trompeurs sont illimités. On fabrique des faux de toutes pièces; on « corrige » des exemplaires authentiques en y faisant disparaître des surcharges (qui déprécient l'exemplaire original; on confectionne des cachets pour les apposer sur des timbres qui coûtent moins avant d'avoir servi; on gratte les oblitérations là où la pièce neuve vaut davantage; on pourvoit d'une gomme fraîche, j'allais dire d'une seconde virginité, des exemplaires non usagés, mais dépourvus de leur gomme d'origine; on coupe la dentelure quand le timbre est plus recherché avec une marge non dentelée et l'on gratifie d'une dentelure les pièces qui, par cette opération montent en valeur. Puis, ce sont les « maladies » soigneusement cachées à l'aide de procédés simples ou raffinés : les timbres réparés sans en avoir l'air. Ce sont surtout les Japonais qui sont passés maîtres dans cet art et qui ont trouvé de nombreuses victimes parmi tant de philatélistes trop naïfs et inexpérimentés.

Car le vieux loup de mer qui navigue depuis des lustres sur l'océan timbrologique ne donne pas facilement dans le panneau; un coup d'œil lui suffit pour distinguer une réimpression que l'on a voulu vendre pour l'émission originale d'un timbre précieux, pour remarquer que telle pièce ne saurait passer pour non-dentelée, parce qu'il lui manque deux millimètres de largeur (c'est là une trace de l'opération qui a coupé la dentelure). Le collectionneur ou, mettons mieux, l'expert avisé, découvre qu'un exemplaire est aminci en le tenant contre la lumière; il devine immédiatement que la présence d'une charnière à une place inusitée tend à cacher un « clair » (moins délicieux que celui de la lune) et il juge un cachet trop propre, mais dont on ne distingue qu'un petit fragment, comme œuvre d'un escroc malhabile. S'agit-il de cas plus compliqués? Il fera appel à la lampe à quartz. Cet outil fait paraître les moindres défauts d'un timbre et il aide à retrouver les signes distinctifs, bien connus des experts, auxquels on reconnaît l'authenticité d'une pièce douteuse. Cependant ne nous faisons pas d'illusions : la lutte sans merci que se font faussaires et experts rappelle le duel entre le canon et la cuirasse des navires de guerre. Plus le canon, l'instrument d'attaque de l'expert, se perfectionne, plus la cuirasse, l'habileté du faussaire, tend à résister. Et elle y arrive parfois complètement. L'année dernière le tribunal de Vienne avait à juger le cas d'un timbre rarissime dont la Royal Society de Londres niait l'authenticité, tandis que tous les experts autrichiens la soutenaient avec force. Et *ad huc sub judice lis est*, quoique le tribunal ait débouté le plaignant qui se fondait sur l'opinion des capacités anglaises.

Nous voilà depuis longtemps face au problème économique, à la question des prix des timbres, car les faux ne se font que pour des raisons financières, afin de profiter d'une hausse qui s'accapare de pièces rares et devenues recherchées. Nous voudrions d'abord savoir les motifs qui déterminent la valeur ou la non-valeur des vignettes postales. Confessons que nous n'en pouvons pas dire grand'chose. L'opinion générale qui fait dépendre le prix d'un timbre soit de son âge, soit de sa valeur faciale primitive, soit de son tirage n'est juste qu'en partie. Les impondérables entrent dans ce problème en apparence purement matériel du même droit qu'en politique ou en littérature. Les deux Mathusalems, en l'espèce les un et deux *d* de 1840 de Grande-Bretagne peuvent s'obtenir pour quelques dizaines de

francs; le 20 centimes lauré et le 9 kreuzer autrichien mentionnés plus haut, émis il y a plus de septante, plus de quatre-vingts ans, ne valent que quelques sous. Par contre, un timbre vendu exclusivement sur le paquebot *Ile-de-France* en 1928 est coté plusieurs milliers de francs. Voilà pour l'âge. Certains timbres des pays balkaniques, existant en quelques milliers d'exemplaires, se payent moins cher que des timbres allemands, britanniques ou nord-américains, dont il existe un quart de million de pièces disponibles. Voilà pour le tirage. Enfin, des timbres qui avaient coûté quelques centimes sont demandés pour cent mille francs et d'autres, d'une valeur faciale primitive de plus de cent francs, sont cotés au centième de leur prix original. Ajoutons encore que ni la situation géographique, ni le fait d'être neuf ou oblitéré ne sauraient influencer sans distinction sur la valeur marchande d'un timbre.

Tout en nous refusant à établir des règles, nous admettons cependant que les deux facteurs principaux qui interviennent dans le jeu des prix, ce sont la rareté relative (non pas absolue) et la faveur dont un timbre jouit. Ces deux éléments se combinent pour commander le marché. La rareté d'une émission provoque la hausse quand il s'agit d'un pays bien accrédité auprès des philatélistes. Alors la hausse stimule la faveur et vice versa. Nous en revenons à nos bouteilles de Leyde.

O. FORST DE BATTAGLIA.

La Revue catholique des idées et des faits est la revue belge de culture générale la plus vivante, la plus importante, la plus répandue, et... la moins chère. Fondée en 1921, sous les auspices du Cardinal Mercier, elle renseigne sur toutes les questions du jour. Ceux qui la lisent depuis ses débuts voudront bien reconnaître la sûreté de ses informations, l'unité et la continuité de ce que l'on pourrait appeler sa vision des choses, et comment, dans les graves problèmes qui dominent notre temps et dont dépendent pour une large part l'avenir de la Patrie et celui de l'Eglise, les points de vue défendus ici se sont trouvés singulièrement confirmés par les faits : Victoire gâchée et Paix perdue; impuissance et faillite de Genève; extension de la réaction antidémocratique en Europe; accentuation et généralisation de réformes sociales profondes visant à redresser les abus d'un capitalisme inhumain, de cette exploitation de l'homme par l'homme qui restera la grande caractéristique du XIX^e siècle; ravages du chancre russe; évolution de l'Allemagne vers la guerre de revanche et vers la persécution religieuse; course aux armements; ascension de l'Italie; guerre d'Ethiopie; guerre civile en Espagne; chaos, erreurs et contradictions de la politique anglaise; faiblesse et décadence de la France; nécessité pour tous les chrétiens, de se rapprocher et de promouvoir l'Union des Eglises; et, chez nous, évolution de notre politique intérieure, plus particulièrement du mouvement flamand...

Soutenez notre effort d'apostolat intellectuel. Faites-nous lire. Recommandez-nous autour de vous.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

L'EUROPE
ET LA QUESTION ALLEMANDE

Sous ce titre, M. F. W. Færster, auquel nous avons fait bien souvent écho dans cette revue, vient de publier chez Plon, à Paris, un ouvrage dont M. André Chaumeix, de l'Académie française, dit, avec infiniment raison, dans la préface : « Rien n'a été écrit de plus documenté et de plus médité sur les rapports de l'Europe et de l'Allemagne. C'est en même temps un récit destiné à expliquer les faits accomplis et un avertissement propre à épargner aux peuples menacés les épreuves de l'avenir. »

Nous avons toujours pensé, comme le professeur Færster, que « le prussianisme n'est pas la continuation, mais l'interruption de l'histoire de l'Allemagne, un épisode tragique, un intermède » (la citation est du professeur Saroléa). Les vainqueurs ont laissé passer l'occasion de briser à tout jamais l'hégémonie prussienne. Et les vaincus n'ont pas compris qu'il fallait, pour se sauver, s'en débarrasser à tout prix. Il pourrait bien n'avoir que trop raison l'éminent diplomate étranger qui s'écriait peu après le Traité de Versailles, alors que déjà commençait dans l'ombre le réarmement allemand : « C'est à refaire! On n'aura la paix en Europe qu'en cassant les reins à la Prusse... »

Ils se sont donc lourdement trompés, ils continuent à se tromper tragiquement ceux qui prêchent l'oubli, et l'entente basée sur cet oubli. Et heureusement que l'on n'a pas écouté les faux prophètes qui prêchaient le désarmement, sans quoi le seul obstacle à l'invasion barbare disparaissait et déjà, sans doute, le flot dévastateur eût tout emporté...

Mais bornons-nous, pour aujourd'hui, à citer Færster et tout d'abord cette base même de sa conviction et de toute sa courageuse action : Le peuple allemand ne pourra se réconcilier avec l'Europe qu'après s'être réconcilié avec la vérité.

VUE D'ENSEMBLE SUR LES RESPONSABILITÉS

Au lendemain de, la Grande Guerre, la plupart des pacifistes se sont plu à parler du « militarisme des deux côtés de la frontière », d'une « communion dans la faute », et ont donné l'impression qu'accuser spécialement l'Allemagne ne servirait ni l'œuvre de réconciliation, ni la vérité historique. En réalité, ceci est un pacifisme facile, qui ne peut ni purifier l'atmosphère, ni amener le peuple allemand à se recueillir et à s'écarter absolument de la mauvaise route où il chemine depuis des siècles; faute de qu'il faille, il se jettera et jettera l'Europe d'une catastrophe dans l'autre. Assurément les autres peuples ne sont pas meilleurs que lui, mais ils ont d'autres défauts et au point de vue moral ils n'atteignent pas simultanément leur point le plus bas. Le vice de la nouvelle Allemagne c'est l'idolâtrie de la guerre, la foi absolue dans les prétendus bienfaits de la violence, l'habitude de tourner en dérision le droit des gens et la « lâcheté humanitaire ». C'est précisément par là que l'Allemagne s'est rendue coupable de la dernière guerre. Sur ce point, pour les hommes qui veulent la vérité, qui connaissaient l'Allemagne d'avant-guerre et qui ont sous les yeux les documents essentiels, il ne peut subsister le plus léger doute. Cette culpabilité est aveu-

glante et les témoignages sont si simples, si convaincants, qu'il a fallu une croisade mensongère singulièrement coûteuse et une absolue volonté de mentir pour la masquer au moyen de mille petites choses accessoires. Sans doute, les autres aussi ont péché. Mais l'Allemagne a fait du péché une biologie nouvelle, une religion nouvelle ou, comme a dit un Américain, une « métaphysique de l'esprit de la terre », dans laquelle elle a cyniquement mis sens dessus dessous tous les principes acquis au cours de ces deux mille ans (1).

Les fautes de la Prusse et de l'Allemagne qui ont causé le présent état de l'Europe ont commencé, peut-on dire, en 1866. Si, à partir de cette date, nous remontons le cours de l'histoire, nous voyons que la maladie allemande est une maladie européenne. La désagrégation de l'Europe a commencé à peu près avec la Renaissance italienne et avec le machiavélisme, qui n'a pas été une invention allemande. Mais l'Allemagne a poussé le processus de désagrégation à ses plus terribles conséquences. C'est ce qu'a montré le comte Keyserling dans un article paru dans le *Journal de Hibbert* en octobre 1914. Il y dit qu'au fond l'Allemagne n'a rien fait d'essentiellement différent de ce qu'ont fait les autres nations, mais que, partant du même principe qui a rendu tout le monde coupable, elle l'a fait jouer sur la grande scène du monde avec une si effroyable rigueur, un succès si troublant, un si parfait cynisme que la haine du monde entier s'est tournée contre elle.

C'est là le point essentiel. L'Allemagne a toujours été le grand laboratoire dans lequel les hypothèses imaginées partout ont été mises à l'épreuve, pensées jusqu'au bout, expérimentées douloureusement jusqu'au bout. Le sérieux et la furieuse logique des Allemands sont une force qui peut se mettre au service de l'erreur et du mal, comme au service du bien. Il y a eu partout des efforts de réforme religieuse, mais l'Allemagne a eu son Luther, qui a poussé plus loin que les autres. Il y a eu des libres penseurs hors d'Allemagne; la France notamment avait précédé de beaucoup l'Allemagne dans l'œuvre de dissolution; mais l'Allemagne a eu son Nietzsche, le logicien de la négation et de la transvaluation de toutes les valeurs chrétiennes, Nietzsche qui, jusqu'au point de tout détruire et de se détruire lui-même, a développé jusqu'au bout, en souffrant jusqu'au bout, la folle idée moderne que l'homme est obligé, par probité intellectuelle, d'anéantir tout ce qui ne se justifie pas devant l'intellect abstrait, l'intellect sans racine dans l'âme sentante : « En moi une rigueur de la conscience intellectuelle, développée par le christianisme et devenue souveraine, affronte le christianisme; en moi le christianisme est jugé, en moi il triomphe de lui-même. »

Nous en disons autant du principe de l'Etat national isolé et fort, d'où est issue la concurrence des nations qui a remplacé la *civitas humana* de la chrétienté du Moyen âge. L'Allemagne n'a pas inventé ce principe : il est venu de l'Ouest, de Richelieu, de Louis XIV, de la Révolution française, de Napoléon III. Ce principe, vrai en ce sens qu'il dégage l'éminente valeur de l'individuel, mais qui a besoin d'être complété, si l'on ne veut pas voir éclater la guerre de tous contre tous, l'Allemagne l'a poussé à l'absurde en voulant le réaliser en un pays où les éléments ethniques sont tellement brassés qu'il n'y a pas moyen de tracer une frontière nationale.

De Fichte à Hitler la route est droite; tout, y compris le programme pangermaniste, est logique. L'Allemagne est logique en réclamant la reconnaissance du droit qu'a l'Europe orientale de s'organiser nationalement. Seulement elle veut retirer partout

l'élément allemand, ce qui est impossible parce que toute la structure de l'Europe orientale, avec tous les besoins économiques qui supposent une réciprocité d'échanges, implique la solidarité de territoires très mêlés. Nous savons aujourd'hui, après le Traité de Versailles, que l'application du principe national en Europe orientale n'est pas une solution complète, qu'elle produit des troubles économiques, que, au point de vue ethnique, elle est insoutenable *tant qu'elle n'est pas complétée par une fédération*. Mais cette fédération ne pouvait être créée que par l'Allemagne; il fallait que l'Allemagne reconnût honnêtement les nouveaux règlements de frontière et la réparation qu'ils apportaient pour l'ancienne injustice, que par là elle rendit invisibles les frontières et possible une confiante collaboration...

Bref, on voit que tout dépendait et dépend encore de l'Allemagne, du juste emploi de sa force, de sa reconnaissance des faits, de son empressement à admettre les conditions morales de l'ouverture des frontières, de son aveu des erreurs commises.

BISMARCK N'A PAS COMPRIS LE PROBLÈME DE L'UNITÉ ALLEMANDE

Mais l'incontestable mérite de Bismarck ne restera-t-il pas d'avoir fondé l'unité allemande? A cette question l'historien autrichien R. von Kralik a répondu : « Bismarck n'a pas été le fondateur, mais le destructeur de l'unité allemande. » Destructeur, parce qu'il a exclu du nouveau Reich les Autrichiens et les Allemands de Bohême et de Moravie. On voulait éliminer l'Autriche parce qu'elle était liée organiquement à des peuples non allemands, sans se rendre compte que cette liaison même manifeste le sens de l'histoire allemande depuis mille ans et indique qu'il ne peut y avoir union de tous les éléments allemands hors d'une nouvelle organisation fédérative de l'Europe. Ni la solution *kleindeutsch*, ni la solution *grozdeutsch* ne faisait sa part au fait que des populations allemandes sont mélangées, au Sud-Est, avec des populations non allemandes. La non-reconnaissance de ce fait a eu pour conséquence inévitable l'explosion de la Grande Guerre. Si une autre guerre mondiale survenait, elle résulterait très probablement du même conflit entre l'abstraite idéologie nationale allemande et la réalité ethnique sud-européenne, nous voulons dire cet entrelacement séculaire de populations allemandes et non allemandes, qui ne disparaîtra plus, qui au point de vue économique semble voulu par la Providence et est même devenu la condition absolue de l'existence des Etats aujourd'hui nés dans cette partie du continent. Mais l'idéologique politique néo-allemande ne discerne point cela et seuls le pape et l'empereur, au début du Moyen âge, ont compris le caractère large de la question allemande et ont prescrit la seule solution possible.

L'ORIGINE MONASTIQUE DE L'ÉTAT PRUSSIE

D'où est sortie la force qui, dans l'histoire, est devenue la Prusse? Comment a-t-elle grandi? Comment s'est-elle mise en conflit avec l'Europe? Comment se terminera ce conflit? Il faudrait des volumes pour répondre à ces questions. Nous devons nous contenter de mettre en lumière quelques événements, caractères ou témoignages typiques.

Peu de chapitres de l'histoire humaine sont aussi dramatiques que celui qui nous parle des Chevaliers teutoniques. Une élite de chevaliers venus de toutes les parties de l'Allemagne s'établit dans les forêts vierges de la Vistule. Rome leur accorde sa bénédiction et des privilèges très étendus, même l'autorisation du divorce pour ceux qui osent entrer dans cet ordre. Au bout d'une

(1) Verhaeren, pendant la guerre, prenait l'Allemagne à partie justement à cause de ce cynisme : « Pourtant, si l'on l'exécère ainsi, c'est moins encore pour tout le sang versé en tes crimes déments que pour avoir pensé si monstrueusement. »

guerre d'extermination qui dure soixante ans, ils ont fondé un Etat modèle, qui dans la suite des siècles s'est élargi lentement jusqu'au Rhin et a communiqué à l'Allemagne son esprit guerrier, jusqu'à ce qu'éclatât le conflit de cette Allemagne militaire avec le monde entier. Il vaut la peine d'étudier tout ce développement.

Quand les croisés assiégèrent Saint-Jean-d'Acre, de riches marchands de Lübeck et de Brême recueillirent des blessés dans leurs tentes, et des chevaliers allemands les soignèrent, comme faisaient déjà les Templiers et les chevaliers de Saint-Jean. Quand la ville fut conquise, un hôpital fut fondé, auquel les chevaliers allemands furent attachés à demeure (1190). Ainsi naquit l'Ordre teutonique — et l'Etat prussien.

Pendant une génération l'ordre des Teutoniques soigna les malades, exerça les troupes des croisés et augmenta avec l'épée ses possessions. Il acquit ensuite un esprit politique grâce au grand maître Hermann von Salza, qui s'était formé, à Palerme, à l'école de Frédéric II. Or ce dernier avait emprunté à Byzance son absolutisme politique, sa science financière et sa science de conduire les hommes, et il avait à Palerme une armée de fonctionnaires dressés à la manière orientale. On a parlé plus tard du byzantinisme des fonctionnaires prussiens; il faut comprendre que, à la lettre, la Prusse est, dans une certaine mesure, une création byzantine et que sa technique administrative est en dernière analyse due à une tradition orientale.

Un singulier mélange d'esprit d'ordre, d'habileté technique et de sauvagerie développée par la guerre contre les populations barbares d'Asie Mineure et de Syrie, marqua dès le début l'Ordre teutonique, et le marqua d'un caractère maudit.

On sait comment ensuite les Teutoniques reçurent du roi des Hongrois, en fief, le Burgenland, prétendirent s'y fixer à demeure, en furent chassés par le roi des Hongrois, furent à ce moment appelés au secours par un prince polonais qui voulait se défendre des « Pruzzi » païens, retranchés dans les épaisses forêts de la basse Vistule, comment le grand maître de l'Ordre, encouragé par le pape et l'empereur, commença sa croisade chrétienne et allemande contre ces Pruzzi, qui plus tard devaient donner leur nom à l'Etat prussien, et comment, par les conquêtes de cette croisade, s'inséra un Etat allemand entre la Pologne et la mer, ce qui fut l'origine de l'hostilité qui commença entre la Pologne et les Teutoniques.

En 1231 la première armée des chevaliers franchit la Vistule; elle avance méthodiquement; chaque parcelle de terrain conquis est assurée par la construction d'une forteresse; à l'époque où Dante composait la *Divine Comédie* et où saint François d'Assise faisait ses sermons aux oiseaux se prolonge ici une guerre sauvage; souvent le combat dure jusqu'en pleine nuit, au clair de lune, et la glace se rompt sous le poids des adversaires, qui disparaissent dans les flots; le chêne sacré des païens est abattu; les vaincus sont baptisés de force; puis, comme la résistance de l'ennemi demeure farouche, les Teutoniques appellent de basse Allemagne des colons pour construire une ville au pied de chaque château fort et ces colons forment une *landwehr*, ou les ordres du maréchal de l'Ordre — première figure de la future landwehr prussienne. Une soudaine révolte des Prussiens réduits en esclavage semble un instant devoir anéantir la domination des Teutoniques. Konrad von Thierberg rétablit la situation; la reconquête se poursuit méthodiquement; les Prussiens sont obligés d'adopter la langue allemande; les derniers révoltés sont contraints, à coups de fouet, de défricher leur forêt sacrée de Romove.

On ne saurait comprendre tout ce qu'a fait l'Ordre des Teutoniques, au point de vue militaire, politique et économique, si on ne se rappelle la stricte discipline monastique. Elle seule a

maintenu ensemble ces hommes violents, pendant plus de deux siècles. Jamais au cours de l'histoire n'a existé pareille communauté de moines combattants. Il n'y a pas d'autre exemple d'une pareille énergie virile dans la conquête, la colonisation d'un pays, la fondation d'un Etat. L'impulsion qu'ont donnée ces hommes s'est prolongée pendant des siècles; ce sont leurs traditions qui ont façonné le peuple allemand. Treitschke, dans son étude intitulée *Das deutsche Ordensland Preussen*, a résumé leurs règles de discipline : « Pour être membre de l'Ordre il fallait faire les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, « qui sont la base de toute vie spirituelle »; après quoi on recevait une épée, un morceau de pain et un vieux vêtement. Il était interdit au nouveau chevalier de porter le blason de sa famille, de loger chez des laïcs, de recevoir et d'écrire des lettres. Tous couchaient à demi vêtus, l'épée au côté; quatre fois par nuit la cloche les appelait aux offices, puis quatre fois pendant le jour; le vendredi était jour de mortification... »

Trait caractéristique : le peu de goût de ces chevaliers pour l'approfondissement de la vie religieuse. Treitschke dit qu'ils avaient la mentalité un peu plate « de gens de métier manuel ». Au XV^e siècle encore un de leurs grands-maîtres ne savait ni lire, ni écrire. Leur école de droit de Marienburg disparut vite et l'Université qu'ils avaient eu l'idée d'ouvrir à Kulm ne vit jamais le jour. Il est d'ailleurs certain qu'ils perdirent de plus en plus de vue le but religieux au nom duquel ils étaient entrés en guerre et que leur discipline monastique finit par n'être qu'un moyen de fortifier leur discipline militaire et politique. Quand, à midi, ils étaient réunis en silence autour de la table ronde, et qu'un frère leur lisait un chapitre de la Bible, la lecture choisie était de préférence un épisode guerrier du temps de Moïse ou de Josué; et aux jeunes chevaliers on répétait sans cesse la parole des Machabées : « C'est pourquoi, mes chers fils, soyez pleins de zèle pour la loi et risquez votre vie pour l'alliance de nos pères. »

Nous sommes ici en présence d'un christianisme entièrement mis au service de la guerre de conquête et d'extermination. Qui s'étonnera que pendant des siècles le clergé prussien ait mis la religion tout à la disposition d'un Etat considéré comme le bien suprême et que, au début de la Grande Guerre, le théologien Seeberg, de l'Université de Berlin, ait défini la conduite à observer à l'égard des ennemis de l'Allemagne exactement telle qu'avait été celle des Teutoniques vis-à-vis des Pruzzi vaincus! Le général von Bernhardt tenait tout à fait les mêmes propos que ce théologien : « C'est la guerre seule qui assigne à chaque peuple sa vraie place et attribue à chacun, selon son énergie, le domaine qui correspond à la justice biologique. La guerre est la vraie et juste épreuve des peuples. La victoire est la révélation de Dieu même, qui veut que la force vraie triomphe de la force apparente. C'est la loi de Dieu même qui condamne les vaincus et par conséquent il est conforme aussi à la volonté de Dieu que le vainqueur dicte ses conditions de paix de telle sorte que sa force intérieure se manifeste par un gain de puissance extérieure et de gloire (1). »

Il est dramatique de voir à l'heure présente les derniers et plus fanatiques héritiers de ce culte de l'Etat et de cette tradition guerrière considérer enfin comme inutile et même nuisible, parce qu'étranger au fond de la nation, ce christianisme pourtant fait de piété belliqueuse, qui avait toujours et sans réserve approuvé et salué les victoires prussiennes. Ainsi est mis fin — une fin méritée — à ce répugnant mélange de respect de la loi divine et de doctrine du droit du poing qui caractérisait la tradition monastique et militaire prussienne depuis le temps des croisades. Nous ne voulons pas du tout moraliser à propos de grands

(1) *Internationale Zeitschrift*, nov. 1914.



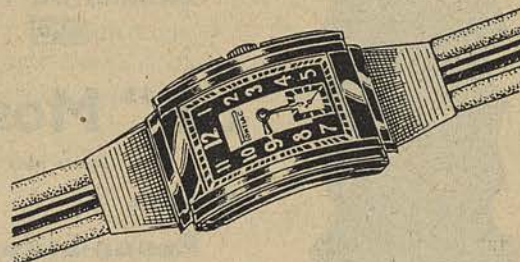
Tailleur - 1^{er} Ordre
DUPAIX

Téléphone 17 35 79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

La Montre PONTIAC

JAMAIS NE SE DÉTRAQUE



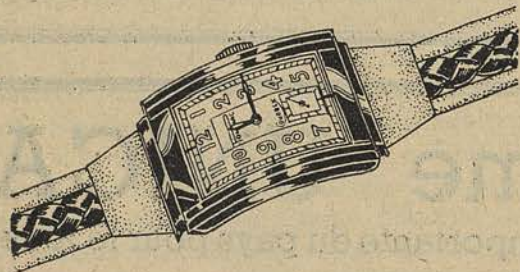
La montre PONTIAC supporte tous les chocs, elle est PRÉCISE et HERMÉTIQUE, son boîtier est INOXYDABLE.

La montre idéale pour missionnaires

En vente chez les bons horlogers VENDEURS PONTIAC à partir de 240 francs

PARTICIPEZ AU GRAND CONCOURS

MONTRES PONTIAC Métro-Goldwyn-Mayer, doté de 300.000 francs de prix.



Bulletins de participation gratuits

chez votre horloger ou écrire Montres Pontiac
Boîte postale 184 BRUXELLES



FONDÉE EN 1853

Montres pour religieuses

Montres de précision
spéciales pour
missionnaires

Tous genres de montres

En vente chez tous
les horlogers concessionnaires



DÉLICIEUX!..
EXQUIS!..

s'écrie tout fumeur de CareSCO
Faire l'essai c'est savourer toujours

CARESCO

résume qualité, douceur, fraîcheur

CARESCO

produit par son arôme la bonne
humeur

Manufacture de cigares CARESCO

G. VERHOEVEN & C^{ie}, MOLL

Nous demandons des agents partout

COTE D'AZUR

Voyage individuel en 11^e classe. - 9 jours. - Bons Hotels. - Excursions en autocar et tous frais compris - 1.370 francs belges

VOYAGES COLOMB

LA PLUS PARFAITE DES ORGANISATIONS DE VOYAGES

Envoi gratuit, sur demande, de notre brochure illustrée contenant le détail d'une multitude d'itinéraires soigneusement étudiés, avec indication des prix dans les différentes catégories.

32, RUE DES COLONIES, BRUXELLES. — Téléphone : 12.58.78



LE "MOSAN"
Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**

☐☐

Le "Mosan"
est le plus

Propre
Économique
Hygiénique
Pratique
Solide
Élégant
et absolument sans danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

Plus de force
et santé par

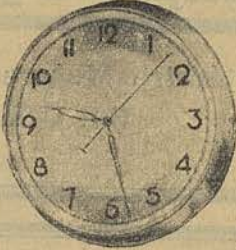
Stout Léopold

C'est une bière Léopold.
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES

L'horloge électrique
KIENZLE pour
pensionnats, cou-
vents, bureaux,
cours, **NE DOIT
JAMAIS ÊTRE
REMISE A
L'HEURE** car elle
donne toujours
l'heure exacte, ni remontée, ni réparée.



KIENZLE
électrique
précis
comme le soleil

KIENZLE ÉLECTRIC
12, rue Vanderlinden BRUXELLES

Firme UNICA
la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100% - Poupées en-
tièrement lavables et incassables - Ar-
ticles bourrés - Spécialité d'articles pour
couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etablts Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils
Tél. : 283 Courtrai

Fabrique Belge de Jouets Bourrés

FABEL
WEERDE s/SENNE (Belgique)

TEDDY BEARS
CLOWNS
ESQUIMAUX
ANIMAUX

POUPÉES
ARTICLES DE
FANTAISIE
NOUVEAUTÉS

JOUETS BOURRÉS EN FLANELLE ET, PELUCHE
TOUS JOUETS EN BOIS

POUPÉES - MASQUES - FANTAISIES
Pièces détachées
LES ATELIERS

G. De Weirt
40, rue Coenraets, 40 — BRUXELLES
Téléphone : 37.86.50.

POUPÉES. — ANIMAUX, — JOUETS EN TISSU. —
MATIÈRE INCASSABLE. — PIÈCES DÉTACHÉES. —
POUPÉES DE SALON. — MASQUES, TÊTES, CORPS et
TOUTES PIÈCES DÉTACHÉES. — CRÉATION ARTICLES
de FANTAISIE et de RÉCLAME

événements historiques. Mais il est bon de rendre visibles les enchaînements et, à propos de cet Ordre teutonique, d'éclairer ce troublant mélange de bien et de mal, d'esprit et de négation de l'esprit, de christianisme et de barbarie dont nous avons parlé dans nos considérations selon l'Apocalypse.

LA PRUSSE CONQUIERT L'ÂME ALLEMANDE

Qu'est-ce, par conséquent, que Hitler ? Hitler est l'achèvement de la victoire prussienne sur l'âme allemande. Le national-socialisme n'est pas une surprise. Il est la conséquence absolument logique de l'histoire de l'Allemagne, depuis le moment où Leibniz a constaté le chaos allemand. Bismarck avait commencé l'œuvre d'unification nationale, mais il avait laissé l'Autriche hors du nouveau Reich, et il devait en être ainsi tant que l'Autriche supranationale ne serait pas libérée de ses attaches avec des éléments non-allemands. Hitler veut maintenant, logiquement, compléter l'œuvre bismarckienne. Göring a dit : « A partir de maintenant le peuple allemand entier prend le pas des grenadiers de Potsdam. » Cette image définit clairement le sens intime et le dernier acte d'un processus qui durait depuis trois siècles. Il est seulement à noter que la propagande nationale-socialiste, pour faire descendre jusqu'au fond de l'âme allemande l'idée prussienne de l'Etat, a été très favorisée par la faiblesse des partis qui autrefois avaient combattu Bismarck et ses épigones; ils ont été, comme de vulgaires commis, les liquidateurs de la faillite allemande de 1918; ils n'avaient pas d'idée directrice, pas d'énergie, rien de ce qu'il fallait pour ouvrir au peuple allemand des horizons nouveaux ou rouvrir des horizons anciens, rétablir l'Allemagne dans le monde et la faire revenir de son long égarement.

Un Français a dit : « Hitler est le Guillaume II des petites gens. » En effet, à l'avènement du national-socialisme le peuple a librement adhéré à une idéologie qui auparavant était seulement celle des classes dirigeantes. Au lendemain d'une guerre perdue il semble que cette adhésion n'aurait pas dû avoir lieu. La politique belliqueuse prussienne n'avait-elle pas été, par l'événement, condamnée comme absurde ? Oui, sans doute. Mais pas aux yeux du peuple allemand. On lui dissimula toutes les causes de la guerre et de la défaite allemande; une propagande sans exemple mit sens dessus dessous les faits de guerre et d'après-guerre les mieux acquis, et ainsi le peuple fut ramené à la politique guerrière prussienne, d'autant mieux que le national-socialisme ne se contenta pas de présenter telle quelle la précédente tradition prussienne, mais la renouela, l'étaya au moyen d'une idéologie logiquement développée.

* * *

La Prusse dominant l'Allemagne, c'est l'homme de volonté dominant l'homme de sentiment et d'intelligence. Il existe un livre très instructif écrit par la fille de Georg von Bunsen, qui fut ministre de Prusse à Londres, un vrai Allemand, que Bismarck remercia, pour cette raison même. L'auteur de ce livre (1) définit en ces termes le type de l'Allemand volontaire, mais peu doué du côté moral : « Ces nouveaux Allemands ne sont pas dénués d'idéal, mais leur idéal est égoïste et borné. Ils ont peu de sympathie pour le dévouement à la science désintéressée, pour l'application patiente, souvent si mal payée, des savants allemands. Ils restent étrangers à tout ce qui est noble, vrai et beau, tant qu'ils n'y voient pas une utilité directe ou indirecte pour

eux-mêmes. Dignité humaine, amour du prochain, justice, bienveillance, pitié, foi en un progrès moral, tout cela est pour eux pernicieuse ou ridicule phraséologie. Dans leur manière de se présenter, d'exprimer leur opinion, ils sont toujours arrogants; jamais ils n'ont la discrète réserve qui dénote une ancienne et supérieure culture. On les reconnaît à leur extérieur même. Même quand ils ont le visage plein, leurs traits ont une expression dure et par toute leur personne on voit qu'ils manquent de goût et de délicate bonté. » Il est de fait que la déspiritualisation de l'Allemagne produite par l'hégémonie de nos coloniaux brandebourgeois et prussiens a fini, dans le cours des années, par se manifester par la déspiritualisation des visages. Les organismes cérébraux se sont fabuleusement simplifiés, les pensées et mouvements ont pris quelque chose de brutal, les âmes s'uniformisent rapidement; tout cela se manifeste sur les physionomies. Comparez par exemple certaines faces des membres actuels des sections d'assaut avec le visage de cet étudiant allemand de la fin du dernier siècle qu'on appelait « fils des Muses » (1).

MON ENTRETIEN AVEC L'EMPEREUR CHARLES

L'empereur Charles me reçut au début de juillet 1917, un soir, dans le parc de son château de Reichenau. Il était dans un état d'excitation extraordinaire, marchant à pas rapides avec moi, au crépuscule. Il jeta son manteau sur une souche d'arbre et me raconta la visite que venaient de lui faire Hindenburg et Ludendorff, qui lui avaient affirmé que jamais les Américains ne pourraient franchir l'Océan et que les chances de victoire allemande étaient tout à fait bonnes. L'Empereur était d'avis tout contraire et de cette volonté aveugle d'une liquidation de la guerre par le succès militaire seul n'attendait qu'un effondrement sans exemple. Il me dit que l'on devait se rapprocher du programme de l'Entente par une organisation toute nouvelle, fédérative, du Sud-Est de l'Europe, que c'était le seul moyen de finir la guerre, que d'ailleurs la paix intérieure dans la monarchie ne pouvait pas être assurée autrement, que sa dynastie avait toujours eu une tradition supranationale et qu'elle était désignée pour prendre, en vertu de cette tradition, une initiative pour faire cesser l'état de guerre entre nationalités.

Voici exactement ce que me dit l'Empereur : « Je suis convaincu depuis longtemps que nous sommes complètement embourbés dans cette question des nationalités et qu'il faut changer complètement de route. Il ne faut plus voir les choses sous un angle aussi étroit que jusqu'ici. On attend une initiative. Elle ne peut venir que de la dynastie qui depuis des siècles est le symbole de l'unité des populations autrichiennes. Je sais que dans tous les coins de la monarchie des millions d'hommes attendent depuis longtemps un changement. Mais dans le Reich on ne comprend pas du tout à quelle fin nous avons tous été rassemblés par la Providence dans ce Sud-Est de l'Europe. En somme, l'Autriche n'est ni un Etat allemand, ni un Etat slave. Ce sont, assurément, les Allemands qui ont fondé la monarchie danubienne, mais ils sont aujourd'hui une minorité, entourés et mêlés de peuples en croissance. Ces peuples jeunes, ils ne peuvent les conduire que s'ils leur donnent un exemple de haute culture et les traitent avec affection, respect et générosité. De tous côtés on a eu des torts; il s'agit de les réparer. On parle de « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ». C'est un principe qui ne me fait pas du tout peur. Si nous donnons à toutes les populations toute latitude pour se développer selon leur nature propre, pour se servir de leur langue, pour s'affirmer comme nations, elles se

(1) *Georg von Bunsen, ein Charakterbild aus dem Lager der Besiegten* par MARIE VON BUNSEN, 1900.

(1) Voir le livre de M. PICARD sur *Le Visage humain*, publié à Munich.

sentiront bien mieux membres d'un tout et d'elles-mêmes se garderont de certaines exagérations. En Autriche encore moins qu'ailleurs il n'est pas possible d'imposer, du dehors, une unité politique; il faut que cette unité se dégage elle-même de la communion des esprits. Notre pédagogie serait à réformer en ce sens; il faudrait supprimer, de part et d'autre, les livres de lecture tendancieux. Si nous arrangeons nos affaires intérieures dans cet esprit nouveau de responsabilité, nous obtiendrons sûrement du crédit en Europe et nous donnerons un exemple pour la pacification universelle. »

Je n'avais pas pensé que l'Empereur me donnerait l'impression que je reçus de lui. Un collègue autrichien m'avait dit : « C'est un aimable lieutenant autrichien. » Il en avait en effet le physique, mais dans ses propos il était tout autre chose. Il s'exprimait comme un prince éclairé, pensant par lui-même, conscient de sa responsabilité. Pas « intellectuel », mais incomparablement plus intelligent que tous ses conseillers, ce qui n'était pas surprenant, car un homme qui puise son inspiration dans une tradition séculaire est par cela seul très supérieur à toutes les prétentieuses intelligences et Excellences. Il était prêt à tirer toutes les conséquences de cette tradition et à renoncer complètement à l'hégémonie allemande. Je fus étonné de le trouver aussi dégagé de préjugés et des niaiseries habituelles dans la presse, comme celle qui courait sur les Alliés soi-disant décidés à « anéantir » les Puissances centrales. Sur la guerre et sa fin probable je pus parler avec lui en toute liberté. Mais j'eus, en cette soirée inoubliable, l'impression qu'il était, avec son plan, bien trop en avance sur son temps et son peuple pour pouvoir réussir.

LE TRAITÉ DE VERSAILLES

Nos nationalistes ne se sont jamais doutés du mal qu'ils ont fait à leur patrie avec leur éternel verbiage sur la « paix honteuse » de Versailles. La claire vérité, c'est que la honte n'était pas dans le traité, mais dans tout ce que nous avons fait nous-mêmes depuis 1914. Certes, on retrouve dans ce traité quelque chose de la fièvre de la guerre. Pourtant il prévoyait des plébiscites, il prévoyait l'organisation de Genève et par là il constituait, par rapport à tous les traités antérieurs, un immense progrès, que les vaincus n'avaient pas mérité. Veut-on savoir le principe des traités à l'allemande? Il a été défini en ces termes, pendant la guerre, par le professeur Otto von Gierke : « Jusqu'à présent les vaincus ont vu les vainqueurs décider de leur sort sans les consulter. On prétend aujourd'hui que le progrès de la civilisation et du droit exige un changement. Bavardage! *Tant qu'il y aura des guerres, le vainqueur réglera le sort du vaincu.* »

Que les Allemands songent donc à cette théorie quand ils examinent les clauses du traité de Versailles, et qu'ils s'estiment heureux que Clemenceau n'ait ressemblé en rien à M. von Gierke.

RÉSURRECTION DES TRADITIONS DE L'ORDRE TEUTONIQUE

Hitler est l'Autrichien qui, exclu du Reich par sa naissance, a passionnément, dès l'école, embrassé l'idée pangermaniste et uni sous le signe de l'*Alldeutschtum*, absolument toute l'Allemagne. Nous avons cité le mot de Quinet : « Un homme va sortir de la Prusse. » Pour le second acte du drame Quinet aurait pu prédire : « Un homme sortira ensuite de l'Autriche. » Cette seconde prédiction, le cardinal von Rauscher l'a faite : « La Prusse a porté à Sadowa le coup de grâce à l'ancien Empire germanique, c'est-à-dire à l'idée allemande universaliste; mais l'Autriche assassinée se vengera terriblement un jour. »

La vengeance est venue et va continuer. Elle consiste en ceci

qu'un Autrichien, saisi du *juror teutonicus*, conquiert l'Allemagne au service de laquelle il met la tradition prussienne, et cette Allemagne, qui ne peut en Europe que sous le signe de l'idée universaliste et fédérative vivre, se donner assez de place, rendre moins gênantes les frontières qui séparent dans tout le centre de l'Europe les régions peuplées d'Allemands, il la remplit de rage et d'impaisable haine pour l'étranger, il la manœuvre pour qu'elle ait avec l'Europe une collision mortelle. C'est la revanche pour Sadowa.

Citons quelques mots de Hitler et de ses amis :

Une paix nouvelle doit faire de l'Allemagne la reine du globe terrestre... Paix qu'elle ne devra pas à des pleureuses agitant, avec des gémissements, des rameaux pacifistes, mais à l'épée victorieuse d'un peuple de maîtres prenant le monde au service d'une culture supérieure... Quiconque désire de tout cœur le triomphe de l'idée pacifiste dans l'univers devrait contribuer de toutes ses forces à la conquête du monde par les Allemands... L'idée pacifiste et humanitaire est peut-être excellente, pourvu que l'homme placé le plus haut ait conquis et subjugué assez de terre pour être seul maître. (Mein Kampf.)

Il nous faut trouver de la terre pour une race de cent millions d'hommes... Cette terre n'est pas à conquérir en Afrique, mais en Europe; voilà la quintessence de toute la politique extérieure allemande dans les prochains siècles. (ROSENBERG, Notre Route d'avenir.)

Il n'est pas douteux qu'en notre misère présente et notre félicité à venir il y aura guerre. (BANSE, Science militaire.)

Une guerre avec la France ne pourra avoir lieu dans des conditions favorables que si nous saisissons l'occasion ou si nous avons la permission de marcher au nord par la Belgique et la Hollande, au sud par la Suisse. (BANSE, Espace et Peuple dans la guerre mondiale.)

LA TRAGÉDIE DU CHRISTIANISME ALLEMAND

Malheureusement le catholicisme allemand des cinquante dernières années a également failli. A propos du *Kulturkampf* on a dit avec raison que si Bismarck est allé à Canossa, les catholiques, eux, sont allés à Potsdam. De peur de passer pour des patriotes de seconde classe ils ont toujours emboîté le pas. Finalement eux aussi ont été grisés par les succès de la politique de fer et de sang et tolérèrent les violences par lesquelles ces succès étaient obtenus. Rien n'a dépassé, même dans nos journaux nationalistes, l'effronterie avec laquelle la catholique *Kölnische Volkszeitung* a approuvé notre politique de guerre et nos procédés de guerre, puis nié nos torts envers la Belgique, longtemps après la paix et malgré les témoignages les plus évidents. Et tout cela est beaucoup plus grave que ce qui s'est passé dans le camp protestant, car la doctrine catholique rejette expressément comme hérésie toute tentative pour soustraire à la loi morale une action humaine quelconque.

La constitution du parti du Centre a fait beaucoup de mal au catholicisme allemand, en étriquant l'esprit des députés catholiques. Nous vîmes des marchandages politiques destinés à faciliter à ce parti l'accès au pouvoir, mais nous ne vîmes pas une politique vraiment chrétienne s'opposant au matérialisme des dirigeants prussiens. Il se forma peu à peu cette singulière mentalité des hommes du Centre, qui consistait en un véritable dédoublement de leur personnalité. D'une part ils s'appliquaient à la vie intérieure et étaient véritablement chrétiens, d'autre part ils s'appliquaient à la vie politique et étaient entièrement asservis à l'impérialisme prussien et à son esprit de mensonge.

Très souvent ils ne s'en doutaient même pas. Un représentant typique de cet esprit du Centre allemand fut par exemple, en

Alsace, l'abbé Haegy, personnellement très respectable, mais qui, comme beaucoup de ses collègues, ne connaissait ni les anciennes traditions germaniques, ni l'esprit diabolique prussien. Le prussianisme ne l'intéressait que dans la mesure où il menaçait le catholicisme en Alsace. Jamais il ne s'est préoccupé du véritable problème du destin de l'Allemagne. Il n'avait pas les connaissances préliminaires nécessaires pour comprendre que la guerre mondiale était la conséquence inéluctable de l'erreur bismarckienne. Il ne s'est pas rendu compte de la nature de cet esprit néo-allemand, dont l'influence destructrice menace l'ordre de l'Europe et du monde. Sa formation intellectuelle tout abstraite et théologique et la tendance générale du catholicisme allemand lui ont fait voir dans la défense de la religion ce qui avait trait d'abord à la défense du droit canonique. Il ne lui était pas venu à l'idée que la défense de la religion comportait aussi des principes de droit naturel élémentaire qui doivent être observés même en politique. On ne lui avait pas appris à juger, du point de vue de la conscience chrétienne — à l'exemple d'un Ketteler — les événements politiques qui se sont déroulés depuis 1860. Avec les catholiques allemands, et particulièrement depuis les environs de 1900, il a complètement méconnu l'élément démoniaque du prussianisme, de ce prussianisme qui — qu'on l'appelle hégélianisme, bismarckisme, pangermanisme ou hitlérisme — n'a jamais signifié que les plus nobles forces de l'âme au service d'une basse brutalité, la déification de la force nue, la méconnaissance cynique de toutes les lois humaines et divines.

En laissant le champ libre à la barbarie politique, en se contentant d'un christianisme de sacristie, qui abandonnait le monde politique au banditisme nationaliste, tous les chrétiens allemands, catholiques et protestants, ont fait naître eux-mêmes leurs bourreaux. Comme ils n'ont pas encore fait l'examen complet de leurs fautes, ni avoué toute la profondeur de leur chute, comme ils restent encore politiquement unis à leurs persécuteurs, ils espèrent toujours que ceux-ci vont les épargner, qu'un dernier concordat les sauvera. Ils se trompent. Ils ne trouveront asile ni dans l'Allemagne hitlérienne, ni dans le reste de la chrétienté, semblables à ces nombreux israélites allemands que l'Allemagne a chassés, mais qui, après avoir pendant si longtemps prêté leur concours au prussianisme victorieux, ont tant de peine maintenant à s'incorporer dans une nation étrangère.

Les voilà ainsi tous deux, le chrétien allemand et le juif allemand, plus que jamais sans feu ni lieu, ne comprenant pas les raisons profondes de leur destin, ne sachant se mettre d'accord ni avec Dieu, ni avec les hommes, ni avec la vieille Allemagne, ni avec la nouvelle, pensifs et inquiets et attendant toujours le miracle qui mettra fin à l'énigme de leur existence.

JEANNE D'ARC DÉFEND LA FRANCE

Il n'y a pas de statue de Jeanne d'Arc plus frappante de vérité que celle de la rue de Rivoli, à Paris; aucune trace d'héroïsme sentimental; c'est une enfant du peuple sans la moindre pose, ramassant toute la force qui lui vient de son champ natal; elle regarde droit devant elle, irrésistible, pleine de foi, vêtue d'airain pour la plus rude défense, « la finesse cuirassée », et pourtant bien femme, sans aucune rage guerrière sur le visage, incarnation de la race française elle-même, qui n'a pas de culte militaire et qui n'aime pas la guerre, mais qui à l'heure suprême du danger a accompli cependant des miracles de résistance.

Jeanne d'Arc vit en tout vrai Français. En ce moment elle selle son cheval à l'écurie, le caresse, et espère que la paix durera.

Il y a quelques années le général Rampont, qui commandait la région d'Orléans, m'avait invité à la fête de Jeanne d'Arc. J'étais sur son balcon, devant la gigantesque façade de la cathédrale, autour de laquelle passaient des vols de pigeons. Enfin

la grande porte s'ouvre et laisse sortir la longue procession, qui se dirige vers le centre de la ville. Au même moment s'ouvre, à peu de distance, la porte de la mairie radicale-socialiste, d'où sort un second cortège, qui se joint à la procession religieuse.

Ceci est un symbole. En Jeanne d'Arc s'unissent les deux Frances, qui d'ordinaire se combattent. Il n'y a pas de militarisme français opposé au pacifisme français; l'armée française n'est absolument rien que l'instrument de la politique civile pacifique.

Le tombeau de ce Napoléon qui eut l'Europe à ses pieds n'est pas un lieu de pèlerinage pour les patriotes français; on n'y prononce pas des harangues de feu; il n'y brûle même pas nuit et jour une flamme. La sainte a relégué dans l'ombre le conquérant du monde. Ce simple fait aide à comprendre quel abîme il y a de la France à l'Allemagne.

CHOSSES PERSONNELLES

Je demande la permission d'évoquer ici le souvenir d'un homme qui a été mon ami. Issu d'un milieu très différent du mien, il jugeait toute la situation politique exactement comme moi et à un moment où je me sentais complètement isolé, il m'a apporté un grand réconfort. Je veux parler du colonel bavarois Falkner von Sonnenburg, ami du ministre de la Guerre bavarois, chef tout-puissant de la censure dans les dernières années de la guerre, homme au courant de tout et de haute intelligence, qui avait été à l'état-major général et avait regardé dans les coulisses. Il n'est plus de ce monde. C'est lui qui m'a initié à des choses qu'on ne disait pas aux civils, et c'est lui qui après la guerre m'a ouvert les yeux sur les efforts méthodiques immédiatement entrepris, pour remettre l'Allemagne sur pied, par ceux qui, en apparence, se tenaient cachés au fond de leurs trous de souris. On m'avait dit à la fin de 1917 qu'en secret il partageait mes opinions. Un soir, à une heure tardive, en prenant toutes les précautions pour ne pas le compromettre, je lui rendis visite. Très vite nous arrivâmes au fait et, me montrant le manuscrit d'un livre que je venais d'écrire sur *Politique et Conscience* et que j'avais été obligé de lui soumettre en sa qualité de censeur, il me dit : « Je suis d'accord avec *chaque* mot. Le peuple allemand est un noble coursier crevé par un mauvais cavalier... Il faut serrer à l'aigle prussien son collier de dressage jusqu'au dernier cran, sinon nous n'aurons jamais la tranquillité en Europe. » Je pensai aussitôt que si telles étaient ses idées, je pouvais débarrasser mon affaire. Et c'est ce que je fis. Il me laissa dire, mais de temps en temps donnait un coup de poing sur la table et s'écriait toujours : « C'est bien cela! C'est bien cela! » A 2 heures du matin nous nous séparâmes, devenus amis. Pendant toute la durée de la guerre il me tint sous sa protection et empêcha qu'il m'arrivât rien. Après la guerre il vint me voir à Berne. Comme j'avais justement deux diplomates allemands à inviter, je l'invitai lui aussi. Ces deux diplomates furent heureux de se trouver à table avec un officier de haut rang, crurent qu'ils étaient trois contre un et déblatérèrent contre l'Entente et ses conditions de paix. Je remarquai l'agitation croissante du colonel. Enfin il frappa contre son verre et dit : « Je demande la parole. » Puis, avec le ton irrité et viril d'un homme auquel étaient intolérables les plaintes de gens qui, après avoir tenu leurs adversaires sous la botte, n'avaient plus maintenant le courage de leurs actes et ne voulaient pas en accepter les conséquences, il prononça les paroles suivantes, que je n'oublierai jamais, en martelant chaque syllabe : « Le peuple allemand se conduit en ce moment comme un garnement qui a cassé toutes les vitres et qui, au moment où on lui donne le fouet, ameute ciel et terre par ses hurlements. J'en ai honte, honte, et c'est tout ce que j'ai à dire. » Les deux diplomates n'en croyaient pas leurs oreilles, puis, l'air

géné, se mirent à faire fondre leur sucre dans leur tasse de café.

Ce : « J'ai honte », je le lui ai entendu répéter bien souvent. Puisque nos compatriotes n'étaient honteux de rien, nous avons fait, lui et moi, consister notre patriotisme à avoir honte à leur place; je suis sûr que le ciel acceptera notre contrition substituée à la leur (1).

Il était d'avis que le traité de Versailles avait été beaucoup trop clément pour les auteurs de la guerre et les coupables de guerre et n'avait pas assez solidement garanti le contrôle de l'exécution des clauses. A la politique française d'après-guerre il reprochait d'avoir été beaucoup trop molle envers ceux qui excitaient systématiquement la colère du peuple allemand, sabotaient les réparations et le désarmement. Il disait que nous vivons encore à un âge d'airain et que si la civilisation occidentale n'a pas la vigueur de mettre à la raison les belliqueux incorrigibles, elle méritera le sort qui lui sera fait. Quant aux pacifistes qui conseillaient aux Français de faire à la « démocratie allemande », laquelle n'est que cire molle dans les mains de la caste dirigeante, des concessions dont ne profiteraient que les organisateurs de la revanche, à ces pacifistes il souhaitait la potence, pour le bien du peuple allemand.

Il connaissait à fond les maîtres de la Prusse et me disait : « Croyez-moi, il n'y a rien, rien au monde dont ils ne soient capables. Prenez garde ! » Il était d'accord avec le baron de Stein, qui les connaissait lui aussi, et qui disait d'eux jadis : « C'est un *genus hybridum* dans lequel se retrouve encore quelque chose d'un animal antédiluvien depuis longtemps disparu. »

* * *

En 1923 je vins passer quelques mois en Allemagne pour y faire quelques tournées de conférences dans tout le pays et me rendre compte si le moment n'était pas venu enfin d'exercer une influence sur l'élite. Le résultat fut complètement négatif. Partout je vis la vieille Allemagne se réarmer derrière une innocente façade. Je reçus un jour de Berlin, du *Verein für deutsche Studenten*, une carte postale avec les mots : « C'est vous qui êtes coupable de tout notre malheur, mais la vengeance ne dort pas. » Rathenau fut assassiné, Harden a demi assommé, parce qu'il avait osé dire après la guerre ce que tout Allemand qui se respecte aurait dû dire. A la fin de juillet je reçus du colonel von Sonnenburg les lignes suivantes : « Mon cher Förster, on est sur vos traces. On veut vous faire taire en vous fourrant en prison. Prenez le premier train pour Bâle. Ne vous jetez pas devant l'autobus allemand qui roule à l'abîme. Il serait stupide de vous sacrifier maintenant. Allez à l'étranger, faites comprendre à l'étranger ce qui s'est passé en Allemagne et de l'étranger essayez, dans la mesure du possible, d'éclairer le peuple allemand. » Ce conseil était parfaitement conforme à mes impressions et interprétations personnelles. Je revins en Suisse, d'où j'allai en 1926 à Paris, et je commençai mon travail d'orientation des esprits hors d'Allemagne et en Allemagne. Je trouvai l'étranger bercé d'illusions, Paris surtout, avec son afflux de pacifistes et de socialistes. Je dis aux Français et aux Polonais : « Ne désarmez pas, armez-vous ! » et je leur donnai toutes les preuves à l'appui avec l'explication psychologique de ce qui arriverait. Alors, à de très rares exceptions près, les pacifistes allemands se tournèrent contre moi et me traitèrent de militariste. Jamais je ne me trouvai plus isolé qu'au moment où, à Genève, Stresemann m'attaqua dans un violent discours et

(1) Il me racontait un jour que, jeune officier, il lui était arrivé de rentrer de Chine sur un paquebot français et que sur ce navire français des officiers allemands avaient fêté Sedan en sablant le champagne, en présence du personnel : « J'étais honteux, honteux ! »

dit que j'étais absent d'Allemagne depuis bien trop longtemps pour pouvoir juger de ce qui s'y passait. Bientôt, hélas ! il apparut que la réalité allait dépasser de beaucoup mes pronostics. Des pacifistes français à tous crins se mirent à crier : « C'est la faute de Poincaré; si l'on avait fait de larges concessions... » Quel grotesque contresens ! Il faut pour dire cela ne rien savoir des hommes qui sont les vrais maîtres de l'Allemagne et *qui veulent inflexiblement le rétablissement de la situation d'avant-guerre et la reprise du programme de 1914*. Dans l'esprit de ces gens-là quiconque fait des concessions lâche pied, et alors : « Hourra, l'ennemi est en fuite ! » Des hommes politiques de gauche m'ont dit : « Mais on aurait pu gagner l'Allemagne démocratique ! » Oui, on aurait peut-être rallié une infime minorité. Mais dès le lendemain de la guerre la masse allemande a été captée par une propagande gigantesque, on a surchauffé les cerveaux et on y a implanté des idées qu'en aucune façon l'étranger ne pouvait admettre. Un ouvrier français disait à un pacifiste allemand : « Combien êtes-vous ? Une poignée d'hommes ? Vous ne comptez pas ! » Une Française d'âge avancé dit un jour à moi-même : « Tous deux, nous comprenons. J'ai perdu mon père dans la guerre de 1870; mon mari a été tué dans cette guerre-ci et mon fils périra dans la prochaine. Je sens la mentalité allemande; elle est incorrigible; Dieu seul en finira. » Hélas, oui !

A Londres la *British Overseas Bank* m'avait invité à un lunch et j'y eus l'occasion de causer de la question allemande avec quelques financiers de la Cité. Je leur dis très rudement qu'ils se repaissaient d'illusions. Ils me répondirent : « Oui, mais nous voulions donner une chance à l'Allemagne. » — « En effet, vous en avez donné une très grande aux Allemands les plus dangereux. » Et je m'efforçai de leur faire comprendre comment il faut parler à ces dirigeants de l'Allemagne, pour qui toute marque de générosité est indice de faiblesse, comment il ne faut leur faire de concessions que contre garanties fermes comme airain et enfin comment il aurait fallu ne rien accorder avant que... A ce moment un financier suédois qui était assis en face de moi et qui me regardait avec un visage impénétrable s'écria soudain : « C'est la vérité, je n'ai jamais rien entendu de plus exact; oui, c'est comme cela qu'ils sont; je les connais depuis trente ans, mais à vous il faudra deux ans pour convaincre ces Englishmen ! » Les Englishmen me regardèrent interloqués, comme s'ils voulaient dire : « *Are we really so stupid?* »

La première impression qu'on eut de moi en Angleterre ne fut pas bonne. Les Anglais n'aiment guère les gens qui ne disent pas uniquement du bien de leur *country*. Il leur fallut du temps pour comprendre que je suis patriote moi aussi, bien plus Allemand que les Allemands qui me poursuivent comme traître, et que d'une façon générale, l'Allemagne d'aujourd'hui n'est pas un pays comparable à d'autres. Je leur citai le vieux mot :

*I could not love thee, dear, so much,
Lov'd I not Honour more (1),*

en ajoutant que, de même, il n'y a pas d'amour de la patrie hors d'un amour de l'honneur. Alors ils me comprirent et j'eus la tardive satisfaction de lire dans l'article de fond du *Christian World* du 1^{er} juillet 1934 qu'on dira de moi un jour que par ma profession de foi j'ai sauvé l'honneur allemand.

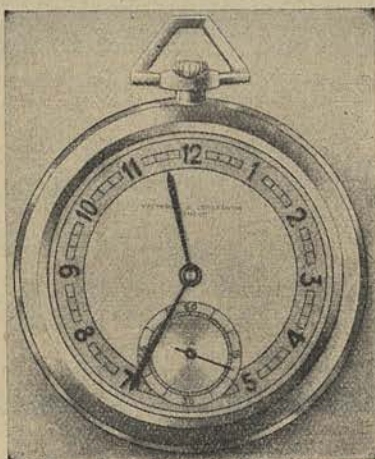
(1) Ces vers, souvent cités pendant la guerre par les journaux anglais, terminent une des premières poésies du recueil *Lucasta*, de RICHARD LOVE-LACE (1618-1658); le chevalier-poète quitte sa bien-aimée pour aller à la guerre et lui dit qu'elle ne doit pas lui en vouloir s'il la délaisse : « Je ne pourrais t'aimer autant, amie, si je n'aimais l'Honneur davantage. » (N. des. Tr.)

COUSEMANS

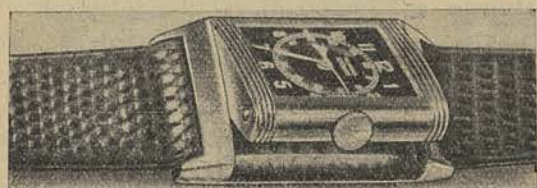
JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE

se rappelle à votre bon souvenir et attire votre attention sur l'extension de son département horlogerie.

Les premières marques

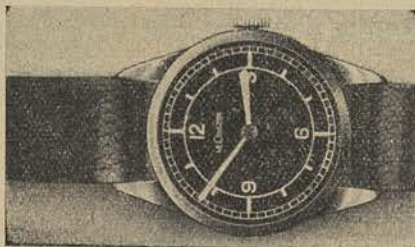


VACHERON ET CONSTANTIN
Or mixte.



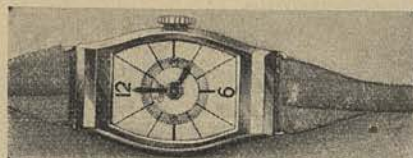
LE COULTRE
« REVERSO »

TISSOT
PONTIAC
ZIGMA
et autres
marques



LE COULTRE

ATELIER SPÉCIAL
DE RÉPARATIONS



OMEGA

25, avenue de la Toison d'Or
BRUXELLES

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus

Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles
Tél. 12.68.59

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES
Tél. 12.63.59

“ PATRIA ”

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THÉÂTRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

2. **Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.

3. **Vaste HALL avec buffet**
400 mètres carrés.
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).

4. **Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.



à son joyau dans la cuisine
le fourneau " CINEY "

Dans une cuisine actuelle, où tout est clair, lisse, facile à entretenir, que fait encore une cuisinière comportant des ornements à astiquer, des moulures à nettoyer, des pieds contournés sous lesquels s'accumule la poussière ?

Une élégante brochure illustrée éditée sur cet appareil sensationnel vous sera envoyée sur demande.

Les Forges de Ciney ont apporté à la cuisine moderne le fourneau digne d'elle :

Un bloc tout émail crème discrètement décoré, à panneaux unis, monté sur socle, sans accessoire métallique même chromé et dont la construction technique atteint les derniers perfectionnements.

Parure de la cuisine, le fourneau Ciney est en même temps le meuble dont l'entretien est le plus facile

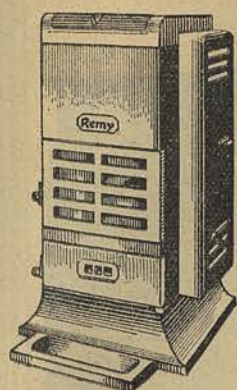


LES FORGES DE CINEY S A

Le "REMY"

FOYERS ET CALORIFÈRES

BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique, garanti par des essais officiels aux Laboratoires des Arts et Métiers à Paris

89 %

de rendement moyen

UNIQUE

Prix sans concurrence pour leur capacité de chauffe

S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

COUVIN (Belgique)

CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES

FOURNEAUX DE CUISINE

Poêles pour grands halls

Cuisinières
de la plus petite de ménage
à l'installation la plus importante.

Pour PENSIONNATS, INSTITUTS, COUVENTS, ÉCOLES MÉNAGÈRES, CASERNES, etc.

KUPPERBUSCH

SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines **Krefft**
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15.76.91

POÊLES GODIN

R. RABAUX & Cie

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

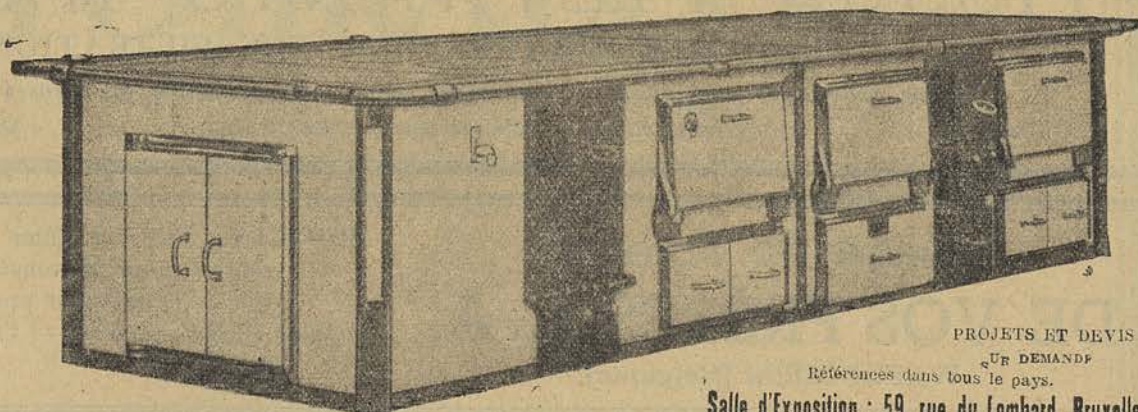
HÉLIOS s.a.

LINTGEN Tél. N° 6
G^d-Duché de Luxembourg

présente ses nouveaux modèles
1938

en Grands Fourneaux, construction lourde, en tôle émaillée, pour

PENSIONNATS,
INSTITUTS,
COUVENTS,
HOTELS,
RESTAURANTS, etc.



PROJETS ET DEVIS

sur DEMANDE
Références dans tous le pays.

Salle d'Exposition : 59, rue du Lombard, Bruxelles

Une réalisation merveilleuse des **FONDERIES DU LION**

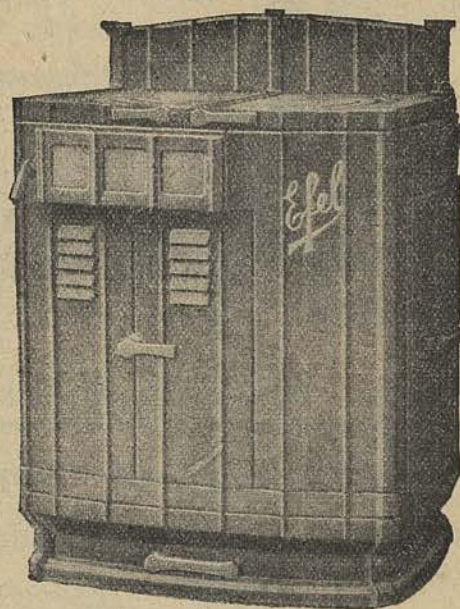
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

■ ■ ■

Les Laines de Ste-Gudule

Chaussée de Menin MOUSCRON

Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

TISSUS FILTRANTS HAUWEL

LES SPÉCIALISTES POUR VOS FILTRATIONS

Leur production spécialisée permet seule de résoudre tous les problèmes de filtration

Tél. : 11.73.26

Direction et laboratoires : 39, rue Bosquet, BRUXELLES

Usines à Courtrai et Halluin

**Tissage de Soieries
DE VOS FRÈRES S. A.**

WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins — Serges, etc.

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 10⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisère.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.
TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Séb. Polis Verviers

Téléphones : 122.04 - 124.70
Part. : 122.05 - 107.56

Télégr. : SELIS
V Code 1929

Importation directe
des pays d'origine
de laines de toutes
— provenances —

Stock important en toutes qualités

La Chemiserie

Anciens Etablissements ELIE FLACHE, s. a.
20, Quai des Moines, GAND— Bureaux : 15, rue Traversière

Chemises, Cols,
Pyjamas, Robes de chambre
Tissus SERVICERTUS en exclusivité

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature - - Tissage
A pprêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

TISSAGE DE COTON

La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins:

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

Spécialité de Linge de Table

Couvre-lits — Couvertures
Toiles pur fil mixtes et
coton pour draps de lit —
Taies d'oreillers — Ser-
viettes de toilette en tissu
éponge et damassé

Maison Ed. TOUSSAINT

13, rue Philippe-de-Champagne, 13

BRUXELLES

Téléph. 11,61,20

Compte Chèques
Postaux : 8931

Reg. Com. Brux.
N° 7691-7692

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N° 1551

O. O. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, OITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Priz courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Comme la machine à écrire...



le ruban doit porter une marque de fabrique réputée consti-
tuant une garantie de qualité, de rendement et de durée.
Les rubans LORA, sont livrés sur des bobines appro-
priées à chaque marque de machine à écrire.
Ils se fabriquent en toutes largeurs et combinaisons de
couleurs fixes ou copiantes, encrés 1 côté ou 2 côtés.
Pour répondre à tous les besoins, les rubans LORA se
fournissent en trois degrés d'encrage : LÉGER, MOYEN,
FORT.
Un de ces encrages vous convient particulièrement.

LORA
PRODUIT BELGE
Réclamer-les à votre fournisseur

Le Bon Pain produit par la meilleure farine provenant des
MOULINS « CONCORDIA », à AUVELAIS-GROGNEAUX

LE PLUS ANCIEN MOULIN DE BELGIQUE

(Le premier moulin de Grogneaux fut construit par les religieux de l'Abbaye de Florefe en 1138)

Complètement transformé et modernisé en 1931

PRODUCTION JOURNALIÈRE : 55.000 KILOS BLÉ

Farines supérieures pour boulangerie et pâtisserie

OOO - Extra - Gruau

Franco toutes gares par wagon ou domicile par auto

Téléph. : Tamines 22

Moulins " Métropole "

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures

OOO — EXTRA — GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulages se recommandent

Livraisons franco toute gare

Tél. Anvers 586.70 - 583.47

IMPORTATION DIRECTE

des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,
de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place

MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10

Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU **SIROP!**

Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

Sirop mélangé, marque POMONA

3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes,
gelées de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux

The Continental
Bodega Company

Demandez notre Prix courant général (gros-détail)

Siège social : **BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN, 50, BRUXELLES**

Téléphone 17.53.69

R. C. Bruxelles 8574

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

1720 - 1937

Depuis 220 ans PAS DE BONNE CAVE
PAS DE BONS REPAS

Sans les grands Vins de BOURGOGNE des

Éts Liger-Belair & Fils

Propriétaires à NUIITS-St-GEORGES et VOSNE-ROMANEE

Agent général : A. KNAEPEN

43, rue de l'Application, AUDERGHEM - T. 48.38.74

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

Café KATO

Comptoir des Produits Coloniaux

Société anonyme

Capital : Frs 1.000.000

30/1, avenue Rubens, ANVERS

Téléphone :
324.70

C. Chèq. Post. :
295.297

Reg. du Commerce
1^{er} Anvers 3032.



Le petit café du Congo le plus doux
Spécialité de cafés torréfiés

Glycérines distillées, pharmaceutiques
Savons mous, Savons durs
Savons de ménage, Savons liquides

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Établissements Industriels LOUIS PITZ

Rue Van den Peereboom, 57

Téléphones : 512.94-535.99

Borgerhout-Anvers

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERI-
DIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolescence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

CHICORÉES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSSENS

(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture
Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en FIXANT QUANTITÉS

EAU DE JAVEL **MOVA**
CRISTAUX DE SOUDE
SALINES
PRODUITS CHIMIQUES

Établ. Mostaert-Vanneste

Anolennement Vanneste-Van Gheluwe

Rue de la Fonderie, 15 à 25, ROULERS

Téléphone 48

LE LAIT "VITALY"

Sauve les nourrissons,
Favorise la croissance des enfants,

Prépare une jeunesse vigoureuse,
Soutient les vieillards.

Entretien l'énergie des adultes,
Amplifie l'endurance des sportifs

Revitalise les malades,

LAIT CRU, PUR ET SAIN

étable indemne de tuberculose
Certificat du Ministère de l'Agriculture

176, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 17.50.07

Réclamez à votre fournisseur
le beurre Sainte - Anne
PASTEURISÉ ET CONTROLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte - Anne

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS

UNION CHARBONNIÈRE du Brabant, S.N.C.

Bureaux et Chantiers :

100, avenue du Port, 100

Téléphone 26.96.66

Charbonnière Forestoise E. OLIVIER

71, rue de la Station, Forest-Bruxelles

Téléphones :
44.78.51-44.94.36

Chèques Postaux :
34.477

Reg. du Commerce :
71765

- VENTE DIRECTE -

de la mine aux consommateurs

Dépôt général du « SYNTHRANOIX »
ANTHRACITE SYNTHÉTIQUE

Apprenez les langues vivantes

à L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST

Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, voiles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections

COMMANDEZ VOS PROVISIONS DE CHARBON CHEZ...

" CHARPORT "

Chantier Charbonnier du Port
Pre Etienne-P. Soubre

31, Quai de Willebroeck,
BRUXELLES

Tél. 26.96.66

vous aurez la certitude d'avoir
pu charbon de première qua-
lité à un prix intéressant.



Sté A^{me} FOURS A COKE

de et à QUIÉVRAIN

SPÉCIALITÉ DE COKE LAVÉ DE FONDERIE

Coke spécialement concassé pour chauffage central
et feux continus

20/40 — 40/60 & 60/80

Remise par camion de 3 tonnes dans un rayon de
50 kilomètres

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

200,000,000 de francs de dégâts
par an en

Belgique par les RATS!

Détruisez ces dangereux
rongeurs par :



Roxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages Incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes

800. AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807

LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUE

21, rue des Tanneurs Téléphone : 250.75
ANVERS

TOUS GENRES DE PARQUETS
A prix égal — Qualité supérieure
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 m/m et notre parquet pliant
amovible

Spécialement pour revêtement de planchers anciens

COMPROCIR S.A.

40, Rempart Kipdorp, 40 — ANVERS

Tél. 232.53-321.98-368.71-370.94.

Comprocir donne au plancher un brillant éclatant et durable, le nettoie radicalement sans l'abîmer.

Comprocir est composé des matières les plus fines des cires solides qui ne collent pas et entretiennent le plancher sans trop l'engraisser.

Comprocir est en état liquide, par conséquent économique et facile à l'emploi.

Comprocir a une odeur agréable et des qualités désinfectantes.